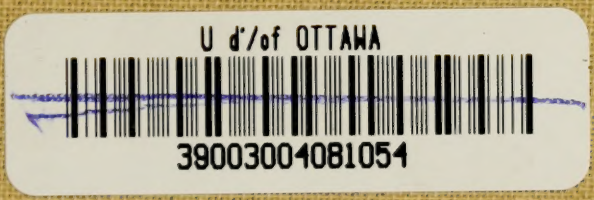
PQ
2635
.O113M3
1900

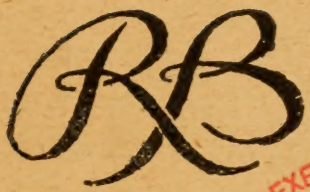


Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/mariedegarnison00roan

JEAN ROANNE

Marie de Garnison



ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

PARIS

ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE

23, BOULEVARD DES ITALIENS, 23

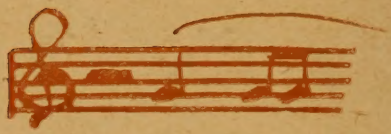
1900

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris les scandinaves.

Universitas
BIBLIOTHECA

Il a été tiré à part
vingt exemplaires sur papier de Hollande, numérotés à la presse de 1 à 20.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :



PQ
2635
.Q113M3
1900

DÉDIÉ A

FERNAND VANDÉREM

MARIE DE GARNISON

I

OU MARIE ATTEND

— Athos! Athos! ici, le beau chien! Tu t'ennuies aussi? Allons, hop!

Le chien obéissant, sauta sur l'appui de la fenêtre basse.

Marie tamponna son poil humide avec un grand mouchoir, examina l'intérieur de ses oreilles, passa une main légère sur son nez froid, puis plongea dans les yeux affectueux du vieux setter la mélancolie des siens. Elle rêva une seconde, puis elle lui dit à mi-voix : « Tu es beau! Allons chasser! »

Le chien bondit de nouveau au dehors, et Marie, posant d'abord son séant sur le rebord de la fenêtre, pivota et sauta derrière lui.

C'était une petite jeune personne extraordinairement menue, plate de partout ;

son visage mince et long était assombri par ses larges yeux, coupé par un grand nez passionné, par une bouche close comme un bon porte-monnaie; les lèvres gercées légèrement, accusaient, ainsi que le teint, haut en couleur, les levers matineux et la vie au grand air.

Elle jeta un regard à droite vers les chênes noirs, d'abord taillés en charmille, puis s'élargissant en petit bois touffu. Devant la maison, une pièce d'eau, maintenue par une ceinture de pierres verdies, s'étalait comme un vieux miroir; au delà, le pays, vallonné modestement, était coupé de champs, de prés et de petits bois.

Marie prit avec son chien le chemin des communs, situés tout de suite à gauche. Elle traversa une cour intérieure où les poules se précipitèrent avidement à sa rencontre, entra dans une salle basse; de nombreux fusils y étaient rangés dans des armoires vitrées. Elle tira de sa poche une clef, ouvrit une des vitrines et en sortit

avec des soins de mère un vieux calibre 16.

« Et si nous sortions Marie-Stuart ? » — et tout de suite elle vit Marie-Stuart, le furet, s'enfouissant dans les trous avec son ondulement excité : certainement que les lapins seront au trou aujourd'hui.

Mais déjà Athos était parti devant et se retournait d'un geste mou, sans défiance. Marie le suivit, le fusil sous le bras, après avoir mis quelques cartouches dans les poches de son veston de coutil.

Elle s'engagea dans le petit bois de gauche, les pieds alertes dans leurs godillots jaunes, passés à la graisse.

Le brouillard humide de cette journée semblait avoir déjà rouillé les feuilles, tombées cette nuit en paquets dans le sentier. Les oiseaux s'étaient réfugiés Dieu sait où : il n'en paraissait aucun sur les branches où pendillaient languissantes, des gouttes d'eau. Une odeur triste sortait des mousses.

Marie hâta le pas jusqu'au carrefour des Reinettes. Là, elle s'adossa au poteau indicateur, assez maussade, et attendit, comme chaque jour depuis trois semaines.

— Athos! cria soudain une voix — et débouchant de l'extrême droite, apparut un chasseur.

— Marcel ! enfin, enfin ! — et Marie courut au nouvel arrivant.

Il avait environ trente ans, une silhouette et une tenue élégantes, une physionomie d'homme comme-il-faut, une expression flegmatique et lasse tout à la fois. Il sourit à Marie avec des dents superbes. Elle le trouva beau. Les eaux mates de ses yeux s'agitèrent, tandis qu'elle lui serrait la main.

— Je suis ravi de vous voir! dit très poliment Marcel Desbordes. Comment va-t-on chez vous, et qu'y a-t-il de neuf?

— Mireille a quatre chiots — et il y a eu, figurez-vous, un vol d'outardes qui a passé au-dessus de la maison.

— Ah! — Mais vous, Marie, — personnellement — qu'avez-vous fait, depuis l'éternité que je vous ai vue?

— Moi... mais c'est plutôt à vous qu'il faut demander cela! Ne deviez-vous pas venir chez votre mère, il y a trois semaines? Au lieu de ça, vous avez disparu. Elle est allée à B... vous chercher. Votre ordonnance ne savait où vous étiez parti. On a fait demander de vos nouvelles chez Mme Bazeille et Mme de Vernon; ces dames étaient absentes aussi.

Marcel avait pris à Marie son fusil, après avoir déposé le sien contre le poteau. Il l'examina, l'ouvrit, puis, appuyant un œil à la bouche de l'arme, il laissa son regard filer tout le long du canon.

— Etes-vous contente de ces choke-bored? Et vous ne m'avez pas encore parlé de votre hammerless? Je ne me résigne pas à en acheter un encore. C'est si laid d'aspect! Une poule sans queue ne serait pas plus informe.

— Mais, répondit Marie vivement, si la poule était bonne pondeuse, voilà qui me serait égal, qu'elle n'eût pas de queue. Et, quant au hammerless, vous y viendrez. C'est beaucoup moins dangereux, d'abord. Je ne comprends pas que quelqu'un de sérieux pense à ce qui est joli, plutôt qu'à ce qui est pratique.

— Vous permettez? fit Marcel en sortant son porte-cigarettes.

Pour la seconde fois, Marie sentit qu'elle avait légèrement déplu. En quoi? Elle s'en irrita, et, revenant à son premier sujet :

— En fin de compte, où étiez-vous, si l'on peut savoir?

— Et si l'on ne peut pas savoir? répondit-il après une imperceptible pause, pendant laquelle il admira les gros cils emmêlés de la jeune fille.

Elle eut un frémissement de nez et répondit d'une voix décisive :

— Alors, je croirai ce que je voudrai.

— C'est cela.

Et la voix de Marcel n'accentua même pas sa lente neutralité.

Un tout petit silence. Une brise souffla, qui fit tomber les gouttes appendues. Le chien, la queue mollement amicale, les regardait à tour de rôle.

— Donnez-moi mon fusil, voulez-vous? (d'une voix comprimée).

Marcel lui tendit le hammerless et lui dit en souriant :

— Quelle idée de prendre un 16! C'est dix fois trop lourd pour vos petites mains.

— Voulez-vous faire un tour dans les bois ou venir à la maison? demanda encore Marie de son ton étudié.

Sachant lui faire plaisir, il proposa de continuer la chasse.

Ils arpentèrent les bois mouillés, pendant deux heures, Athos devant, Marcel derrière. Il regardait le casque de cheveux drus et un peu rèches de la jeune fille, et une mèche rousse, on ne sait pourquoi, qui partait de la tempe et tranchait sur la

masse sombre. Il remarqua qu'elle marchait avec décision, peu cagneuse, les pieds en dedans, comme un homme. Ils virent quelques lapins. Marcel les manqua. Marie lui lança un regard plein de dédain.

Marcel dit négligemment :

— On ne dirait pas que je viens de passer dix jours aux écoles à feu.

— En effet, il n'y paraît pas! répondit Marie hostilement.

Pourtant, à ces mots, un poids lui était tombé du cœur, et elle, qui n'avait pas eu le courage de lever son arme pour viser un seul lapin, se sentit soudain plus d'entrain. Comme elle connaissait les bons endroits, elle s'y dirigea et se mit tout à fait en gaieté par quelques succès cynégétiques. Marcel tout en la regardant, reniflait un gros œillet qu'il avait à son veston de chasse. Il ne le lui offrit pas.

II

OU MARCEL, SUIVANT LA MANIÈRE NORMALE ET MASCULINE, SE MONTRE OBÉISSANT ET PEUT-ÊTRE IMBÉCILE

« 4 octobre.

« Madame,

« J'ai demandé hier la main de Marie Jamin, ainsi que je vous l'avais promis. Comme je savais être agréé, j'avais apporté la bague de fiançailles. En la lui passant au doigt, je n'ai pas été ému, pas plus que si j'achetais une nouvelle cravate. Je ne sais si ce bijou lui a fait plaisir. Cette jeune fille ne témoigne jamais de ses sentiments, sauf lorsqu'ils sont d'une nuance désagréable. Mais je crois bien qu'elle m'aime, puisqu'elle l'a prouvé en m'attendant deux ans. Je l'épouse donc, et, comme vous le savez, je serai, s'il plaît

à Dieu, un honnête mari. J'étais un objet à vous. Vous me donnez : que votre volonté soit faite. Mais fasse le Ciel que jamais je ne vous revoie. Je veux vous oublier toute entière. Je suis jusqu'à l'âme votre profondément misérable serviteur.

« Marcel Desbordes »

III

OU MARIE EST INDISCRÈTE ET REÇOIT UNE LEÇON DE CHOSES

La maison de campagne des Jamin, les Clôtures, était claire, fade, laide, sans goût aucun. Le salon était meublé dans un style Napoléon III, sans richesse, que l'usure et le soleil avaient suffisamment harmonisé de couleur. Seuls, tranchaient par la fraîcheur de leurs teintes quelques tapis de table, quelques poufs, qu'on pouvait à la rigueur classer dans le style Léon XIII, de même que les carrés de tapisserie, auxquels travaillaient en ce moment Mme et Mlle Jamin, et qui certainement, étaient destinés à satisfaire le plus orthodoxe mauvais goût qu'on puisse apporter à la confection d'un tapis d'autel.

Marie Jamin était assise près de la fenêtre ouverte; de temps en temps, elle

regardait dehors avec l'œil alerte de la personne habituée à voir pousser l'herbe. Elle portait à sa petite main rouge sa bague de fiançailles qui, trop large pour son doigt, tournait sa pierre en dessous.

— Maman, dit-elle tout à coup, demain c'est la saint Marcel ; si tu veux, nous irons à B... lui souhaiter sa fête.

— Mais, ma petite, l'as-tu prévenu ? Il est peut-être très occupé ces jours-ci, puisqu'il ne vient pas te voir.

— Oh, je sais parfaitement ce qu'il a à faire. Je me suis fait donner son tableau de travail. Eh bien, demain, il sera libre à quatre heures.

— Soit, je le veux bien, mais fais atteler et va porter un mot à la poste pour le prévenir.

— Le prévenir ! Mais non ! C'est au contraire une surprise que je veux lui faire.

Madame Jamin releva son vieux visage de dessus son métier, et par-dessus ses lunettes regarda sa fille.

Madame Jamin était une vieille femme pleine de sagesse. On prétendait qu'elle ne disait jamais non à sa fille. La vérité est qu'elle n'avait jamais pu réformer le caractère volontaire et despote de Marie. Elle en était arrivée à se dire que la vie seule dresse les âmes. Pourtant, elle tâchait toujours, en toute douceur, d'indiquer la meilleure voie, d'adoucir les angles.

Elle dit simplement :

— Vois-tu, chérie, il ne faut jamais surprendre ses amis; retiens cela pour ta gouverne.

— Que veux-tu dire, maman? Qu'aurais-je à surprendre ? Marcel m'est fiancé; j'ai autant de droit sur lui que si j'étais sa femme.

Madame Jamin fit un geste d'acquiescement ou d'apaisement,et le silence retomba.

Le lendemain à quatre heures, les deux femmes sonnaient à la porte de la maison qu'habitait Marcel Desbordes dans sa garnison de B....

— Monsieur Desbordes est-il chez lui? demanda madame Jamin à l'ordonnance qui vint ouvrir.

— Non, madame, fit en souriant l'ordonnance qui lisait la correspondance de son maître et devina à qui il avait affaire.

— Comment, il n'est pas rentré! mais est-ce que son heure de manège ne finit pas à trois heures?

Ceci dit par Marie, d'un ton courroucé.

— Oui, mademoiselle, reprit l'ordonnance qui ne souriait plus. « En voilà une future patronne! » pensa-t-il.

— Il ne peut tarder à rentrer, fit pacifiquement madame Jamin, promenons-nous un instant jusqu'au bout de la rue.

— Mais non, montons au contraire! s'écria la jeune fille, et sans attendre de réponse : « Montrez-nous le chemin », dit-elle au cavalier — et elle se mit à gravir derrière lui un escalier de poule très propre. La mère suivit en soupirant.

L'escalier aboutissait à un palier où don-

naient trois portes ; l'ordonnance ouvrit celle du fond et, ayant introduit les deux femmes, la referma sur elles.

C'était une petite pièce élégante, avec des tapisseries indécentes au mur, des rideaux de panne verte, un divan plein de coussins de toutes les paroisses, un piano ouvert avec, sur le pupitre, de la musique. Marie s'approcha pour en regarder le titre. C'était un « Duo d'amour des Amants de Vérone ». Elle ne connaissait pas. Les paroles qu'elle parcourut lui semblèrent enflammées, mais comme elles parlaient de nuit de noce, elle se les appropria et y prit du plaisir.

Sur le bureau, des papiers traînaient, des livres. Celui qui semblait avoir été laissé en dernier, elle l'ouvrit ; il était marqué d'un ruban de moire bleue, pas très long, pas large, chiffonné à un bout. Son œil s'étonna, devint fixe, et une bouffée de chaleur lui monta au visage. D'où venait ce ruban? De qui? A quoi avait-il pu ser-

vir? Son modeste trousseau de jeune fille ne lui suggérait rien. Les yeux brouillés, elle se pencha pour lire :

Mère des jeux latins et des voluptés grecques,
Lesbos, où les baisers languissants et joyeux
Chauds comme les soleils, frais comme les
[*pastèques...*

Ces vers ne signifiaient rien, — mais ce ruban! ce ruban! Elle le prit pour l'examiner de plus près ; elle le huma ; elle lui trouva une vague odeur de poire. Après mainte tergiversation, elle allait le remettre à la page marquée. Elle s'aperçut que les feuilles avaient tourné, et elle se trouva en présence de vers soulignés furieusement de coups d'ongle.

Ainsi, je voudrais, une nuit,
Quand l'heure des voluptés sonne,
Vers les trésors de ta personne
Comme un lâche ramper sans bruit.

Jamais elle n'avait lu des mots pareils; il lui sembla qu'elle voyait quelqu'un de

nu; elle se sentit rougir jusqu'aux yeux; oserait-elle continuer? Elle ne put s'en empêcher. Elle reprit :

... Vers les trésors de ta personne
Comme un lâche ramper sans bruit.

Pour châtier ta chair joyeuse
Pour meurtrir ton sein pardonné,
Et faire à ton flanc étonné
Une blessure large et creuse,

Et, vertigineuse douceur!
A travers ces lèvres nouvelles
Plus éclatantes et plus belles,
T'infuser mon venin, ma sœur!

Elle ne comprit rien, ou pas grand chose. Des mots seulement dansaient dans sa poitrine : « ta chair, ton sein, tes lèvres éclatantes et belles! » Ces mots étaient tous nouveaux pour elle dans leur acception voluptueuse... — Elle voulut lire le commencement et tomba sur le titre : « A celle qui est trop gaie. » Ah, ce n'était pas

elle, ce n'était pas elle! Il aimait une femme qui était gaie...

Elle posa doucement le livre sur la table et marqua du ruban bleu la page de « Celle qui est trop gaie » — puis, allant à sa mère qui examinait, placidement écroulée sur le divan, la façon compliquée d'un coussin au petit point, elle lui dit d'une voix blanche : « Allons-nous-en, maman ; Marcel s'attarde. Le poney a déjà fait ses 18 kilomètres au trot presque tout le temps. Il va falloir rentrer au pas. »

La bonne madame Jamin remit ses lunettes dans leur étui et dans sa poche et ne demanda rien. Elle avait compris à la voix de sa fille que le cœur de Marie s'était choqué à quelque chose et s'y était blessé.

Elles s'en revinrent d'une allure lente; le gros poney jaune regardait à droite et à gauche de la route, s'intéressant à tout. Marie, le cœur dans la gorge, ne s'intéressait à rien qu'à ces mots : « A celle qui est trop gaie. »

Cinq minutes après leur départ, Marcel, sifflant comme un merle, montait son escalier.

— Il est venu des dames..., lui annonça son ordonnance, qui était allé faire son inspection dans la chambre du jeune homme.

Marcel s'arrêta étonné : « Des dames ?... »

— Une grosse dame et une petite demoiselle.

D'un rapide coup d'œil serré, Marcel parcourut la pièce, cheminée, divan, piano, bureau, puis son regard se lâcha et il se mit en devoir d'écrire à sa fiancée :

« Ma chère petite Marie,

« Je suis désolé d'avoir manqué votre bonne visite. Mais aussi, pourquoi ne pas m'avertir! J'ai été rendre une visite de digestion, c'est ce qui m'a retardé. Je finis ma semaine après-demain; je serai samedi soir chez ma mère et je compte bien que vous y viendrez déjeuner dimanche ainsi que vous l'avez promis, etc., etc... »

En cherchant une enveloppe, il renversa une pile de livres, le livre de Baudelaire en tête; le ruban bleu glissa d'entre les feuilles; l'ordonnance le ramassant le lendemain le donna à sa bonne amie la blanchisseuse. « Où donc que tu as trouvé ce ruban de pantalon? Tu déshabilles donc des princesses, maintenant? » lui dit-elle en riant.

IV

OU TOUS LES DEUX SE JETTENT DANS L'IRRÉVOCABLE

Ce moment de vie morale de Marie fut, comme le livre de Baudelaire, marqué par le ruban bleu. Elle ne dit rien à son fiancé, mais tout ce qui advenait entre eux, se divisait en deux classes : ce qui pouvait avoir rapport au ruban bleu ; ce qui ne pouvait pas avoir rapport au ruban bleu.

Pourtant, comme elle ne découvrait rien, que Marcel était un fiancé exemplaire, passant chez elle ou chez sa mère à lui, qui habitait une petite propriété à dix kilomètres des Clôtures, le plus clair de son temps, — à la longue, son angoisse jalouse s'attiédit, et il y eut des jours où elle n'y pensa plus.

Les trois semaines qui les séparaient encore du mariage, se passèrent assez

rapidement, tant en chasses, dont Marcel et Marie étaient également fanatiques, qu'en courses dans la ville de B... pour le trousseau de Marie — pour lequel elle choisit, sans presque les regarder, des objets solides plutôt qu'élégants, — et pour l'aménagement de la petite maison qu'ils louèrent dans un des faubourgs de la ville, maison modeste avec une cour où l'on pourrait avoir des poules, des canards et des chiens, et un jardin grand comme un mouchoir, où Marie mettrait des fleurs qu'on ne cueille pas. Leur mobilier leur fut fourni en partie par madame Desbordes, en partie par les parents de Marie, de sorte qu'au style Napoléon III se mariaient heureusement quelques meubles Charles X. Pourtant, Marie désira un petit fauteuil Louis XV doré, moderne, et Marcel s'acheta un piano. Il adorait la musique et chantait joliment. Marie avait pris des leçons de chant et possédait dans sa petite personne maigriotte un inconfor-

table contralto, qu'un mauvais professeur avait développé en mugissements des plus surprenants. Elle n'était pas musicienne d'ailleurs, quoique fort sensible à la musique — quelle qu'elle fût. Depuis qu'elle était fiancée, elle s'était remise au piano et travaillait comme on laboure, afin de surprendre son fiancé à la première occasion.

Elle était de plus en plus éprise de lui et pensait avec délices qu'il allait lui « appartenir » à elle seule, pour toujours. Quand ces pensées lui venaient en la présence du jeune homme, elle le regardait avec des yeux de convoitise, — des yeux tout en blanc, — avec l'étonnant manque de pudeur des vierges amoureuses du futur mari.

Une nuit, elle rêva de lui d'une façon si intense, qu'elle s'éveilla toute enfiévrée.

C'est dans ces dispositions que le jour du mariage civil arriva.

Il eut lieu dans le salon, aux Clôtures, dans l'intimité la plus stricte, le soir. La

grande table de famille où d'habitude trônaient la lampe et les ouvrages des soirées d'hiver avait été débarrassée ; suivant le rite légal, toutes les portes étaient ouvertes — et ce fut une cérémonie touchante et recueillie que ce mariage sous le toit familial, dans ce salon où avait grandi la jeune fille, au milieu de ces gens, parents, amis ou serviteurs, dont pas un n'était un indifférent ou un curieux. Marie pâlie par l'émotion, était plus jolie qu'elle ne l'avait jamais été ; elle apportait une grande conviction et un grand sérieux à cet acte, en général traité sans aucun respect de son sens réel. Marcel subissait l'influence de l'atmosphère attendrie; le père était grave; les deux mères — comme toutes les mères, — et Dieu sait que ce n'est pas ridicule, — pleuraient en se souriant. « Je vous donne ma fille », disait l'une. — « Elle me prend mon fils », répondait l'autre. Les enfants ne pensaient qu'à eux.

Le mariage religieux eut lieu le lendemain dans la petite église du village, dont le bon Dieu et le curé connaissaient Marie depuis vingt ans. Vingt-cinq jeunes filles aux voix effilées, chantèrent des cantiques, et l'harmonium fit entendre des sons remplis de trous. Marcel en souffrit et eut d'ailleurs quelques distractions.

Marie, laide et rouge dans tout ce blanc, était mal à son aise et sentait entrer dans son dos, sur son profil, la piqûre des regards curieux. Il y avait de temps à autre des bruits de beaucoup de sabres et des toux de femmes inconnues. Elle les entendait dans le silence de la musique et voyait avec ennui arriver le moment du défilé. Pourtant le dernier glapissement des Enfants-de-Marie lui rendit par son bruit familier, un peu de confort au cœur, et elle fit devant cette épreuve assez bonne contenance.

Personne ne l'intéressait particulière-

ment dans la foule de ces visages. Le beau temps de cette arrière-saison avait incité beaucoup de jeunes femmes dont les maris appartenaient au régiment de monsieur Desbordes à faire cette promenade en voiture. Deux d'entre elles, seules, avaient leurs noms marqués dans la mémoire de Marie ; inconsciemment peut-être, elle leur était hostile sans les connaître, parce qu'elle pensait que Marcel passait chez elles, avant d'être fiancé, une grande partie de son temps ; il les trouvait agréables et charmantes, et ne s'en était pas caché devant Marie. Un instinct lui fit couper court au verbiage d'une vieille amie, au moment où Marcel répondait gravement avec un profond salut : « Merci ! » au « Mes compliments ! » dit d'une voix spécialement bien timbrée. « Toujours gaie ! » continuait Desbordes ; — « Toujours ! » et l'r roula légèrement. Marie se retourna. Elle aperçut, causant avec son mari, deux femmes, deux sœurs évidem-

ment, qui lui parurent grandes, élégantes, fraîches. Elle leur trouva à toutes deux comme un air de triomphant dédain! Elle les reconnut à la souffrance qu'elle ressentit de les trouver belles et d'une autre et plus forte race qu'elle. Son petit cœur soupçonneux et jaloux les détesta dès ce premier regard.

— Nommez-nous à madame Desbordes, je vous prie, dit l'une voyant que Marie les regardait — et les trois femmes échangèrent quelques phrases de la plus banale urbanité. Marie les dévorait du regard, et sa haine hésitait entre madame Bazeille dont l'aménité était plus condescendante et la beauté plus tranquille, et madame de Vernon réellement étincelante avec sa bouche admirable et ses yeux ardents.

— Vous ne restez pas au lunch ? demanda Marcel, — et Marie sentit qu'il désirait qu'elles restassent. Laquelle surtout ? Madame Bazeille le regarda, en souriant

des yeux, et fit « non » du bout des lèvres, — puis elles partirent, — et ce ne fut que par un violent effort, que Marie s'arracha à la douloureuse préoccupation qu'elles avaient éveillée en elle.

— Ouf! fit madame de Vernon, lorsqu'elles furent en voiture sur la route.

— Pauvre petit grillon noir! dit pensivement sa sœur.

— Petit grillon ?... Petit scorpion, tu veux dire!

— Allons, allons!

— Oh! tu sais, j'ai l'instinct de ces choses. Cette petite fille là est mauvaise comme la gale rouge — à en être sotte, — et elle nous déteste déjà.

— Elle a donc son instinct, elle aussi? Il l'aimera, tu crois?

— Elle le tournera en bourrique; c'est le meilleur moyen de se faire aimer, lorsqu'on est laide et mal bâtie comme elle. D'ailleurs, si tu as remarqué, un homme fin, intelligent et honnête de tempérament,

est tout de suite la proie de la femme mesquine et acariâtre.

— Acariâtre, mesquine, mal bâtie, laide, méchante et sotte... Tu n'es pas un peu précipitée dans ta charité? Non?

V

OU MARIE, DÉSŒUVRÉE, EUT PU TOURNER A L'AMOUREUSE

Marcel emmena sa femme à Nice. Elle s'ennuya immensément sur le grand quai planté de balais, devant cette mer invraisemblablement calme et trop bleue; elle eut mal au cœur la seule fois que son mari voulut lui faire faire une promenade en bateau; elle eut mal au cœur au Casino, au milieu du luxe cosmopolite, de l'élégance trop extrême du monde qui la coudoyait sans l'apercevoir. Elle n'avait rien à faire de ses dix doigts, — si bien qu'elle se mit à soigner ses ongles et à onduler ses cheveux. Elle écrivait — elle qui détestait écrire — lettres sur lettres à sa meilleure amie, mariée depuis un an et, dans sa surexcitation de jeune épouse,

son style, un peu nul d'ordinaire, prenait, ma foi, une certaine allure inusitée.

« Je voudrais que tu me dises si toutes les jeunes mariées s'ennuient comme moi? Je suis désorientée, et, en dehors des nuits, je ne reconnais rien de bon à la lune de miel. Je me fais l'effet d'une racine de bruyère sauvage qu'on a planté dans un trottoir d'asphalte. Marcel est charmant, mais il me semble que c'est un autre que celui que j'ai rencontré si souvent dans nos bois, en veston de chasse et en leggins. Il ne s'ennuie pas, dirait-on. Il fume, lit; il marche avec moi sur cet affreux quai, il se retourne quand une jolie femme passe. L'autre jour, au Casino, il m'a semblé qu'une sorte de déclassée, lui prenait la main en passant. Il a ri et lui a dit quelques mots en italien. Il a encore plus ri, par exemple, quand je lui ai demandé le lendemain de m'apprendre l'italien. Il m'a dit : « Je vais t'apprendre deux mots : Fuggi, rana! Cela veut dire :

Sauve-toi, grenouille! Allons, va friser tes cheveux; souffle dans ton corsage pour le faire gonfler et sors avec moi. » Il se moque de moi. Que faire? »

L'amie répondit par retour du courrier : « Aime beaucoup — et apprends à bien aimer. Non seulement c'est agréable pour soi — mais rien ne vaut cela encore, pour se faire aimer de son mari. Ensuite tu apprendras assez d'italien pour lui dire : Arrive ici, crapaud! »

« Ma chère, répondit aussitôt Marie très surexcitée, tu es aussi inconvenante que du Baudelaire — car c'est le nom du poète que marquait Marcel avec un ruban bleu. Oublies-tu ce qu'on nous a toujours appris : la pudeur est le plus bel ornement des femmes? Je n'ai pas encore osé me déshabiller devant Marcel... »

La réponse fut impudique.

Marie lisait ces lettres en secret, puis se brûlait les doigts à les faire flamber sur le marbre de la cheminée.

« Et dire que Marcel a peut-être vu d'autres femmes nues! Qu'il a touché leur poitrine et leurs épaules avec ses mains que j'embrasse... »

Et elle rougissait son nez à pleurer désespérément.

Pourtant, un grand jour de joie vint pour elle. Ce fut celui où ils reprirent le train pour les Clôtures, où elle alla embrasser ses parents, et chercher ses chiens, canards et poules pour les mener dans sa nouvelle maison.

VI

OU MARIE FAIT CONNAISSANCE AVEC DE GRANDE CRÉATURES BLONDES

Une fois installée chez elle, entourée de meubles et d'animaux qu'elle connaissait, elle reprit de l'aplomb. La conscience d'être encore plus maîtresse chez elle, qu'elle ne l'était chez ses parents lui donna un certain entrain — et elle eut auprès des camarades de son mari, le succès qu'ont les jeunes femmes vues laides et guindées sous leur voile de mariée et qu'on ne soupçonnait pas capables de soutenir convenablement une conversation.

Elle avait aussi une certaine rusticité de manières qui la rendait très jeune et pouvait être un attrait; le genre garçonnier et déluré de sa toilette donnait du piquant à sa petite silhouette. Puis, elle avait appris dans ces quelques semaines d'épou-

sée éprise quelques regards d'amoureuse, qui, pour ne s'adresser qu'à son mari, n'en donnaient pas moins un charme nouveau à sa physionomie. En général, elle plut aux hommes, étant d'ailleurs habile aux sports et s'intéressant passionnément aux conversations sur le métier militaire. Enfin, Marcel était très aimé et on avait assez connu sa vie de garçon pour s'intéresser à la nouvelle femme qui chassait les autres.

Marie, qui avait le respect de la hiérarchie, fut également bien notée des femmes haut gradées : correcte, modeste et presque prévenante, elle possédait un instinctif dosage d'après le nombre des galons. A Marcel qui en souriait, elle répondait sérieusement : « Mon cher, si le pape etait marié, je sortirais de chez sa femme en faisant trois révérences à reculons, tandis que je donnerais une poignée de mains à la femme du curé de notre village. »

D'ailleurs, peu de ces dames avaient un jour, et elle ne fit tout d'abord connaissance avec ses camarades, qu'aux dîners auxquels celles-ci s'empressèrent de la prier.

Un des premiers auxquels elle dut se rendre fut chez madame Bazeille.

Ce soir-là, elle concentra toute son antipathie sur « ces femmes! » — comme elle les appelait en elle-même — car madame de Vernon, veuve, habitait chez sa sœur — à se faire aussi belle que possible. Elle ondula ses beaux cheveux bruns, serra vigoureusement son corset à la taille pour faire ressortir ailleurs tout ce qu'elle pouvait, estompa le brillant de sa jeune peau avec de la poudre, se mordit les lèvres, se pinça les oreilles — et regarda avec complaisance ses ongles vraiment devenus jolis. Elle ne fit rien à ses yeux ni à ses sourcils qui étaient beaux, bien qu'elle ne le sût pas.

Elle avait tellement conscience du mal qu'elle s'était donné, et dans quel but,

qu'elle rougit profondément lorsque son mari entra pour l'avertir que la voiture était à la porte; mais il ne vit rien, car il ne la regarda pas.

Assez sûre d'elle, elle entra dans le salon des Bazeille, pièce immense, très peu meublée, vivement éclairée, si bien que, dès le seuil, elle se fit l'effet d'être perdue et toute petite, au milieu d'un désert ciré, au bout duquel elle aperçut l'oasis d'un groupe de fauteuils occupés par plusieurs personnes. Il fallait aller jusque-là!

« Pourquoi marcherais-je plus mal que dans le sentier de la Taupe? » se dit-elle rageusement, et se redressant sur tout son courage et ses hauts talons, elle marcha bravement vers madame Bazeille, qui, d'ailleurs, l'avait aperçue et s'avançait vers elle. Tout le groupe s'était levé et il lui sembla qu'elle passait de mains en mains, comme un petit objet auquel on accorde une attention polie, à cause de la maîtresse

de maison, et qu'on va remettre sur une étagère, quand elle aura le dos tourné. Il n'en fut rien d'ailleurs, et il se trouva que, les présentations terminées, tout le monde se mit en frais pour elle.

A dîner, elle remarqua tout juste un grand luxe de lumière,et l'effet éclatant de la table couverte de fleurs. Ses voisins l'accaparèrent si bien en la faisant parler de ses chasses de l'automne, qu'elle en oublia de surveiller les maîtresses de maison; d'ailleurs, elle avait vu tout de suite que son mari était à un bout entre deux femmes insignifiantes, selon elle — et elle se laissa aller au plaisir d'être écoutée attentivement par des hommes aimables qu'elle trouva intelligents.

En sortant de table, monsieur Bazeille s'approcha d'elle. C'était un homme doux, filandreux et qui avait une mauvaise haleine. Il se baissait beaucoup vers Marie, à cause de sa petite taille, et lui parlait très près du nez.

Elle fut délivrée par la voix de madame de Vernon : « Allons, Edmond, abandonnez ce commencement de flirt et amenez ces messieurs fumer. »

Elle lui criait cela de l'extrémité du salon où, debout à côté de sa sœur, elle causait avec Marcel.

Marie se retourna et vit ce groupe. De nouveau, elle fut hostilement frappée de l'éclat et de l'attitude dominatrice de ces femmes. Oh oui, cette race de créatures était sa naturelle ennemie. Elle détestait le reflet vert de leurs cheveux blonds, leurs sourcils minces, peut-être peints, leurs cils clairs et touffus sous lesquels brillaient leurs yeux d'or. Elle en voulait à la grâce souple et riche de leur taille, à ces hanches larges — à cet ensemble de force élégante.

— Vous restez, Desbordes? (Et puis, cette façon d'appeler les hommes par leur nom de famille! Et cette idée qu'il allait renoncer à son cigare pour elles!)

— Oui, si l'on fait de la musique... (Comment!)

— Qui commence?

Les femmes, immédiatement, se tassèrent en petit groupe compact, les hommes finirent de s'esquiver.

Seuls semblaient en action : Marcel, madame de Vernon, madame Bazeille, et Marie, restée toute seule où l'avait abandonnée son dernier interlocuteur. Marcel la vit et alla vers elle :

— Allons, ma femme! du courage, lui dit-il en riant, débutez, ces dames sont indulgentes!

Marie hésita, rougit, se sentit presque défaillir à l'idée de jouer devant toutes ces personnes inconnues et avides évidemment de la critiquer, surtout devant ses ennemies.

Madame Bazeille vint à elle et insista avec amabilité. Elle avait, quand elle le voulait, une voix insinuante à laquelle on ne savait pas résister. Même, Marie se sentit amollie. Puis, d'ailleurs, elle avait

beaucoup étudié ces temps-ci et il ne fallait pas qu'on la prît pour une pensionnaire.

Madame Bazeille lui ouvrit le piano, et lui demanda ce qu'elle allait leur jouer.

— C'est une pièce inédite de Mendelssohn. Mon arrière-grand'mère avait habité Berlin et s'y été liée avec Caroline Mendelssohn et cette pièce lui avait été dédiée par son frère. Elle est passée en héritage dans ma famille.

Bien que fort intimidée, Marie se tira honorablement de cette épreuve. Ses doigts étaient excellents, son éducation classique se révélait par le rythme très exact et la netteté du rendu de toutes les parties. Le morceau n'était d'ailleurs pas inintéressant, grâce à une grande variété de mouvements. Il était brillant comme presque tout le Mendelssohn; un passage fugué interrompait le lyrisme un peu creux de la facture générale.

Marie termina au milieu des applaudissements. Madame de Vernon vint chaleu-

reusement la féliciter et parler avec elle de Mendelssohn. Marie se leva, trop petite pour, assise, parler confortablement avec une pareille géante, et madame de Vernon, tout en causant, prit sa place.

« Cette fugue est bien composée, ne trouvez-vous pas? » — et tout en causant et l'analysant, elle la reproduisait légèrement en sourdine. Marie la regardait avec une admiration envieuse. Madame de Vernon s'en aperçut et lui dit en riant : « Oh! cela vous étonne que je rejoue votre morceau? C'est vrai que j'ai une facilité extraordinaire; tenez, je vais vous le jouer entier, mais dans un ton qui m'est plus familier. » Et elle se mit à jouer, en effet, d'abord légèrement, du bout des doigts, puis lâchant la pédale sourde, elle s'y mit avec feu, et s'aidant de la voix, elle reconstitua en entier cette pièce que Marie avait mis tant de temps à apprendre. Mais quelle autre âme animait cette musique, passionnée, glorieuse et triomphante! Marie en tremblait jusqu'à

l'âme, et quand madame de Vernon eut fini, elle crut ne pas pouvoir articuler un son. Mais elle se roidit : « C'est merveilleux, dit-elle, et je ne suis qu'une pauvre écolière auprès de vous. Et vous chantez aussi, je crois? » — « Oh, je chante et je danse! » dit-elle en riant légèrement — « et à ce propos », se levant, elle se dirigea vers le groupe de femmes qui « causaient domestiques » à voix basse, tandis que Marcel et madame Bazeille assis l'un à côté de l'autre ne disaient rien — et elle se mit à leur raconter une histoire de danse espagnole, en relevant un peu ses jupes pour en esquisser le pas; bien que très grande, elle avait beaucoup de grâce et de souplesse, et l'on ne pouvait s'empêcher de suivre ses mouvements avec des regards complaisants.

— Meneate, meneate, Julita! disait en riant madame Bazeille, en claquant des mains en mesure et avec beaucoup d'entrain.

Juliette s'anima, dansa du talon, de la pointe, tourbillonna, puis s'arrêta en riant — et Marie, qui s'était rapprochée et regardait curieusement son visage excité, vit au coin des yeux de la danseuse de légères pattes d'oie.

Elle se tourna vers madame Bazeille — elle les avait aussi! Mais ce n'était plus des jeunes femmes, alors! Elle aurait éprouvé un certain plaisir, si elle n'eût été encore toute troublée par la révélation du talent de madame de Vernon et par la chose inconcevable que cela lui était, qu'elle imitât devant tout ce monde des pas de bohémiennes espagnoles. Cela lui semblait une inconvenance, un manque de decorum.

La soirée n'offrit plus pour elle aucun intérêt particulier, sauf qu'elle apprit par hasard que madame de Vernon avait trois enfants et madame Bazeille quatre. Quand elle rentra ce soir-là avec son mari, qui se rattrapait en fumant dans le fiacre, comme

une cheminée, elle lui dit, sans avoir l'air d'y toucher :

— Est-ce que tu ne crois pas que ça abîme d'avoir beaucoup d'enfants?

— C'est à dire, répondit-il distraitement, que l'on est faite comme une jalousie! »

VII

OU MARIE VA A LA CHASSE ET RÉCOLTE UN AMOUREUX

Une sorte d'intimité boiteuse s'établit entre les Desbordes et les deux sœurs. Marcel y allait souvent; Marie n'osait l'y laisser seul. D'ailleurs, elle voulait voir, surveiller, être là. Les deux femmes l'accueillaient poliment, avec une gracieuseté à peine dédaigneuse : au fond, elle n'existait pas pour ces dames. Leur sourire, leurs paroles, leurs chants passaient par elle, à travers elle, par dessus elle, à Marcel. On faisait beaucoup de musique, et c'était un des supplices les plus coutumiers de Marie que d'être assise dans un coin clair, car il n'y avait pas un coin sombre dans ce salon, et d'écouter les duos, les trios que chantait Marcel avec ces dames, musique italienne, la plupart du temps sentimentale et pas-

sionnée, que soulignaient encore des paroles enflammées. « Anda! Anda! » criait Juliette quand elle trouvait le débit de Marcel trop terne, — et certainement qu'après une séance pareille, Marcel sortait avec une drôle de tête, une expression « partie » qui navrait Marie.

Au bout de quelques mois pourtant, elle se sentit un peu rassurée, ou peut-être se blasa-t-elle sur ce genre de fièvre, et il y eut des jours où elle resta chez elle, au lieu d'accompagner son mari chez madame Bazeille.

Elle en profitait pour recevoir quelques jeunes femmes de son choix avec lesquelles elle se sentait en sympathie. Ce n'est pas qu'elle les trouvât distrayantes, mais elle était à son aise avec elles, comme dans la cour, au milieu de ses poules. Leur étant certainement supérieure à cause de son âme rustique, elle n'avait aucun effort à faire vis-à-vis d'elles : l'on se plaît souvent avec ses inférieurs. Puis, presque toutes

aimaient les bêtes, un peu idéalement, sans savoir comment on nourrit les petits canards, ou comment se purgent les chiens qui ont la maladie, — mais, enfin, avec une évidente bonne volonté.

Sa grande ressource à ce moment là, ce furent les visites d'un petit sous-lieutenant, tout frais échappé de Saint-Cyr, et qui avait comme elle la passion de la campagne et de la chasse. Ils avaient d'interminables conversations sur l'excellence de certaines races de chien, et se promettaient de chasser ensemble l'automne prochain, — et même, pourquoi ne viendrait-elle pas, proposa-t-il un jour, passer quatre jours à ***, où son père avait une chasse au marais? C'était la chasse idéale! Leurs yeux luisaient, et ces projets consolaient Marie de ses autres petits déboires. Puis Marcel rentrait, fredonnant une romance de Tosti, et les joies innocentes s'envolaient.

« Mais de quoi te plains-tu! » lui écrivait son amie. « Tu dis toi-même que ton

mari est charmant pour toi, qu'il te prie toujours de l'accompagner partout, qu'il ne passe pas une soirée dehors, que constamment il renonce à ses projets pour suivre les tiens, et remplace le plus gaiement du monde ses trios de musique avec tes ennemies par un duo de chasse avec toi, qu'en amour il est toujours le même, ne demandant qu'à satisfaire tes... plaisirs !

« Ah, que tu es propriétaire dans l'âme ! et que tu es à plaindre de ne pas savoir être heureuse avec cet homme que tu as voulu. Qu'attendais-tu donc de la vie conjugale? » — « Le bonheur », répondit l'autre, « le bonheur et la possession. Je ne possède rien de l'homme que j'aime, — du moment que je ne le possède pas tout entier. Il me semble que mes étreintes sont comme les rayons Rœtgen, ils passent à travers son corps et se perdent dans l'infini. » — « C'est une maniaque », pensa définitivement l'amie qui était saine — et

elle lui conseilla vivement de se faire faire un enfant.

Marie ne lui répondit pas tout de suite à ce sujet. Elle croyait bien être grosse, et avait déjà abandonné l'usage du corset. Il lui semblait que ses seins durcissaient et qu'elle s'élargissait des hanches. Elle ne mit plus ses souliers à talons Louis XV, parce qu'elle avait entendu dire que c'était dangereux pour les femmes dans cet état, ne sortit plus en voiture et renonça à la chasse.

Puis, en descendant un jour son escalier, elle glissa, dégringola dix marches sur les reins et fit une petite fausse couche de rien du tout, qui la mit au désespoir. C'était à recommencer !

Pour se consoler, elle décida son mari à accepter l'invitation du jeune Delcasse — et un beau matin ils partirent chez les parents du jeune homme, avec une permission de quatre jours.

Jamais Marie n'avait été si heureuse.

Son mari était éloigné de tout contact féminin, sauf du sien, et Paul Delcasse, aux petits soins pour elle, l'admirait très évidemment. Aussi fut-elle charmante avec ses hôtes, gaie, bonne enfant; son grand morceau de Mendelssohn fit un effet énorme, et personne ne le reproduisit dans un autre ton; la chasse au marais, qu'elle ignorait, lui apporta des enchantements nouveaux et de grands succès.

Elle se souvint toute sa vie d'une expédition qu'ils firent le dernier jour. Ils avaient dû passer la nuit dans un hôtel de village, pour n'avoir pas trop de chemin à faire le matin. C'était une auberge inconfortable, avec deux chambres modestes à un lit chacune. Les Delcasse père et fils occupèrent l'une; les Desbordes, l'autre. Le lit était étroit, la paillasse avait un trou, les draps étaient comme de la toile à tamis, la cuvette était grande comme un bol à café. En revanche, il y avait dans un coin un grand ibis rose empaillé, et comme

rideaux une indienne à vignettes incongrues.

A quatre heures, il fallut se lever. Quand le jeune ménage descendit dans la cuisine, les Delcasse y étaient déjà, les attendant devant des bols de café grands comme la cuvette.

Dehors, il faisait encore une nuit admirable, claire, toute piquée d'étoiles et silencieuse à faire plaisir. Les pas résonnaient sur la terre gelée, et l'on entendait près de là un ruisseau qui faisait craquer sa couche de glace mince. Le pays était sauvage, très vallonné. Ils abandonnèrent la route et marchèrent dans les prairies aux herbes blanches et drues. On suivait le ruisseau qui bientôt s'élargit.

Marie s'avançait d'un pas allègre, toute heureuse et libre; elle portait sous le bras un excellent calibre 20. Bientôt, la nuit bleue disparut, emportant son semis d'étoiles. La terre sembla plus nue. Une aurore indécise rougeoya à l'horizon. Après avoir

teinté doucement une petite partie du ciel, elle mourut à son tour sous la splendeur triste d'un jour d'hiver. Le froid piqua, resserra les glaces des flaques d'eau; — pourtant celle du ruisseau resta libre et Marie, qui suivait tout près du bord avec Paul, entendait des froufrous mouillés. « Ce sont des poules d'eau », murmura-t-elle émue. — « Je ne pense pas », répondit Paul tout bas, « le ruisseau est trop rapide et trop nu sur les bords. »

En effet, c'étaient des grenouilles. Marie s'en aperçut plus tard. « Et puis », continua Paul en se rapprochant d'elle, « le temps est mauvais, l'étang sera gelé, je crains. » « Sssh! » leur firent, de l'arrière, Marcel et le père Delcasse.

Ils regardèrent autour d'eux, en l'air, et se préparèrent... Une bande de canards s'avançait droit sur eux, mais à une hauteur énorme. Marie abaissa son fusil, Paul tira. La bande se dispersa violemment avec des cris éperdus.

« Pourquoi avez-vous tiré? » lui dit Marie d'un ton de reproche. « Il ne faut tirer qu'à une distance possible. »

La promenade reprit et, au bout de trois quarts d'heure, on arriva à un grand étang épaissement planté de roseaux. Il fut décidé que Paul et Marie monteraient dans la barque et battraient les roseaux. Elle eut bien préféré rester sur les bords où l'on était plus sûr de voir du gibier, mais Paul l'entraîna. Elle était si heureuse et détendue, qu'elle ne résista pas. Moitié poussant avec la godille, moitié tirant les grandes herbes, ils s'avançaient péniblement. Paul se donnait un grand mal; Marie aidait de son mieux. Bientôt ils se trouvèrent perdus en plein milieu de hauts roseaux où le passage fréquent du bateau avait tracé des allées minuscules. Il faisait presque chaud dans cette forêt, et Paul s'assit en face de Marie. L'eau de l'étang balançait à peine le bateau, et les roseaux bruissaient comme des étoffes de soie roide.

Ils étaient bien plus hauts que leurs têtes — qu'il leur fallait renverser pour apercevoir un peu de ciel.

Tout à coup, Marie, qui ne perdait pas d'idée l'intérêt de l'expédition, appuya une main sur celle du jeune garçon, mit l'autre sur ses lèvres à elle. Elle le regarda plein les yeux, l'oreille aux aguets. Paul ne sut jamais combien dura cette attente. C'était la première fois de sa vie qu'il avait pour un long instant dans les yeux tout un regard de femme. Il en fut incendié, et tout à coup si violemment troublé, qu'il lui rendit son regard comme un baiser.

Une rougeur monta jusqu'aux cils de Marie et ses paupières tressaillirent. Elle releva soudain son fusil, épaula, tira dans le vide du ciel. Le coup de feu retentit à leurs oreilles avec une violence inouïe.

Sans plus se regarder, ils reprirent leur sentier d'eau dans les roseaux. Bien que l'expédition fût fructueuse en poules

d'eau et en judelles, et que Marie s'en tirât avec honneur, la chasse lui sembla longue et fatigante et elle accepta avec joie de rentrer à l'auberge. Elle marchait plus lentement qu'à l'aller — et comme, sur le seuil de la porte qu'avaient déjà franchi son mari et le vieux monsieur, elle précédait Paul, elle se retourna avant d'entrer et lui dit gravement :

— Il ne faut plus me regarder comme ça. C'est malhonnête.

VIII

OU MARIE TRIOMPHE DE SES ENNEMIES

Pourtant, ce petit incident sentimental ne laissa pas que de lui être une douceur et une pensée agréable de mystère, dans la platitude de sa vie journalière. Sans se l'avouer, elle était heureuse d'avoir pu charmer, elle aussi. Elle aurait aimé que son mari le sût, afin qu'il fût jaloux. Mais elle estimait que lui en parler eût été trahir le secret d'un autre — de cet autre qui, pour un seul regard, était devenu « quelqu'un » à ses yeux, alors que, sauf son mari, les hommes pour elle n'existaient pas. Elle continua de recevoir Paul Delcasse comme par le passé; mais elle se sentait tenue envers lui à une sorte de dignité, à une austérité de manières et d'allure qui allait cocassement à son genre maigriot. Rien ne la vexa davantage que l'acte

inconsidéré de son mari, en présence de ce jeune amoureux, un certain matin, — qui fut de la secouer en l'air par le col de son manteau, pour l'aider, soi-disant, à entrer dedans. Etre tenue en l'air, à bras tendu, comme par la peau du cou, à la face d'un amoureux; être un pantin devant l'homme qui vous aime! Elle en eut une rage affreuse. Paul n'avait pu s'empêcher de rire, tandis que Marcel restait sérieux et comme inconscient. Oh, se venger en jetant quelque ridicule sur les deux blondes qu'aimait son mari — car il les aimait de plus belle, et un jour, elle avait trouvé sur le bureau de son mari, des vers italiens « dédiés à madame de Vernon », que son mari cherchait vraisemblablement à mettre en musique, car du papier à musique se trouvait auprès. Elle les copia, ce qui lui fut facile, son mari n'enfermait rien et, péniblement, d'arrache-pied, à coups de dictionnaire, elle les traduisit. — Quoi! ces choses là, son mari les disait à une autre;

il inventait ces paroles pour elle, et dans le mystère qui entoure toujours les mots d'une langue inconnue, le sens lui en semblait doublement passionné et tendre.

Après quelques jours de travail, il sembla que son mari fût venu à bout de sa tâche, car il fredonnait à chaque instant « Per una ghirlandetta ch'io vidi » sur un air qui semblait lui faire plaisir. Oui, sur un bon air de Mascagni il avait triomphalement posé des vers d'Annunzio en les changeant un peu. Mais Marie, qui ne l'interrogea pas, crut toute sa vie que vers et musique venaient de son mari.

Pourtant, l'orage, qui s'amoncelait en elle dès avant son mariage, finit par éclater, — et au moment où tous s'y attendaient le moins.

Les sœurs étaient parties pour quelques jours. Marie respirait comme après un rhume.

Un jour, conjugale habitude, elle examinait le courrier de son mari qui n'était pas

encore rentré; la première écriture qui frappa ses yeux fut celle qu'elle reconnut pour être de madame de Vernon. D'ailleurs, le timbre était de Suisse, où elle savait que se promenaient ces dames à la veille de rentrer.

Marie, craignant d'être surprise par son mari avant d'avoir décidé ce qu'elle devait faire, mit la lettre dans sa poche. Si elle fut peu loquace à ce déjeuner, Marcel ne s'en aperçut pas, puisqu'elle n'était pas bavarde à son ordinaire. Elle s'échappa aussitôt après le repas, monta dans sa lingerie, déserte à cette heure, et ouvrit cette brûlante enveloppe.

Elle ne trouva dedans que la photographie d'une barque à voile sur un lac — et au dos, quelques lignes en allemand. En allemand, maintenant! et, dans sa petite ignorance rageuse, elle insulta violemment « ces cosmopolites » « ces... ces... polyglottes!... » Elle crut sérieusement que ces mots étaient écrits en langue

étrangère pour qu'elle ne comprît pas, au cas où cela lui tomberait sous la main — et du même mouvement qu'elle fit pour sortir de sa cachette, elle alla mettre son chapeau et acheter un dictionnaire. Par exemple, malgré qu'elle eût travaillé toute la journée, elle ne put parvenir à comprendre rien qui eût un sens déterminé. Mais ce fait aggrava encore sa colère et fixa sa détermination.

Elle s'enquit avec soin du jour exact de la rentrée de ses ennemies et le lendemain matin, à leur petit lever, elle leur renvoya la photographie et écrivit la lettre suivante, adressée à madame de Vernon :

« Madame,

« Je vous renvoie la photographie qu'un hasard a fait tomber entre mes mains. Je ne sais quelles relations vous avez eues avec mon mari avant mon mariage, mais celles qui existent maintenant me déplaisent. Je vous déclare donc que je ne suis

dupe de rien, que j'entends garder mon mari pour moi, et que j'ai l'œil ouvert sur vos manières. Vous êtes avertie. » — Et ne sachant comment finir de la façon la plus insultante, elle termina : « Je vous salue. » « P.-S. Mon mari a lu cette lettre. »

Madame Bazeille, qui venait toujours prendre son chocolat auprès du lit de sa sœur, trouva celle-ci dégustant ce poulet matinal. Elle le lui tendit. Après l'avoir lu, madame Bazeille laissa retomber ses mains avec stupéfaction.

Madame de Vernon dit seulement, — mais son ton voulument nonchalant trahissait une colère : « Elle écrit comme une femme de chambre. Quant à lui... c'est un goujat. » — « Mais il n'a peut-être pas lu, quoi qu'elle dise! » objecta madame Bazeille.

— « N'importe! » répondit Juliette avec une superbe justice, et, bondissant de son lit, elle chercha une enveloppe sur la table,

écrivit, en appuyant un peu trop, l'adresse de Monsieur Marcel Desbordes, mit dedans la lettre de Marie avec cette annotation : « A garder dans les archives de la famille Desbordes. » Puis elle sonna, commanda qu'on la remit à monsieur Desbordes lui-même, au quartier. — « Comme ça », dit-elle à sa sœur, « il l'aura lue au moins une fois. »

L'envoyé trouva Marcel, lui remit la lettre; reconnaissant l'écriture, il la passa en souriant entre deux boutons de tunique — ayant un service à terminer, — et ne l'ouvrit que dans la rue, au moment de rentrer chez lui. Sa stupéfaction, son ahurissement, sa peine, enfin sa colère, le tinrent immobile un moment puis il courut plutôt qu'il ne marcha jusque chez lui. Il jeta un ordre à l'ordonnance pour l'éloigner et se dirigea vers son fumoir, où sa femme l'attendait toujours à cette heure là. Elle le vit, devina quelque chose de grave, aperçut sa lettre, et se prépara à la défense,

toute dressée, le cœur battant, sûre non pas de vaincre, mais de n'être pas vaincue. Ils étaient fort pâles tous deux — et s'entre-regardèrent comme de mortels ennemis.

— Vous avez fait cela? dit-il.

— Mais oui!

— Vous allez venir immédiatement leur faire des excuses.

— Ça, non.

Pendant ces quelques mots, Marcel avait déjà repris possession de lui-même. Il se tut, puis reprit :

— C'est bien, j'irai seul — et se dirigea vers la porte.

— Vous n'irez pas! Je vous le défends, s'écria Marie, et, courant à lui, elle chercha à le retenir.

Il se dégagea et dit avec un ton glacial :

— Vous ne prétendez pas, je suppose, me faire passer pour un goujat à leurs yeux et pour un lâche aux miens?

— Et à mes yeux, qu'êtes-vous? Un

traître! — et, comme il était déjà sur le seuil, elle lui jeta la porte sur le nez.

Marcel ne fut pas reçu. Il écrivit. Ses lettres lui furent renvoyées, adressées à Monsieur ou Madame.

Un jour qu'il était sorti avec sa femme, dans la rue, il les vit venir, venir infailliblement. Marie les aperçut aussi, et déjà préparait son salut le plus sec, le plus insolent.

Madame Bazeille et madame de Vernon passèrent sans saluer.

IX

OU MARIE SE MONTRE PONCIVE ET BRAVE LE RIDICULE

Quelques jours, et déjà la rancune de Marcel n'était plus extérieure. Elle avait reculé dans ce fond de cœur où l'on croit conserver les sentiments. C'est là qu'ils moisissent, s'effritent, — et n'importe quel souffle les balaie.

Marie, d'ailleurs assez habile en cela, ne releva pas les allusions désobligeantes, ignora les silences lourds, fut là toujours pour interrompre les rêveries. Elle agaça parfois, mais, s'imposant résolument, devint une habitude. D'ailleurs, une nouvelle grossesse vint mettre entre eux ce lien moral, ténu d'abord, et qui grossit — comme la mère, — avec tous les soucis de la gestation. Marie, cette fois-là, continua sa vie ordinaire, réprima ses faiblesses avec crâne-

rie. D'ailleurs, elle devint si maniaque, que le soin de sa manie lui fut une préoccupation constante. Elle consistait en un tel excès de propreté, que la jeune femme se promenait sans cesse un plumeau à la main, pour enlever d'imaginaires poussières, et astiquait marbres, glaces ou meubles avec son mouchoir. Rien ne brillait assez; il y avait des taches partout; la chaleur des doigts marquait sur les objets d'une façon intolérable. Avant d'entrer dans une pièce, elle examinait le bouton de la porte, et appelait l'ordonnance à cause d'une crotte de mouche. On la rencontrait dans l'escalier suivant les plinthes du bois, avec un doigt enroulé de son mouchoir. Elle fit enlever les rideaux des tables de toilette et les fit remplacer par de courtes garnitures afin qu'on ne cachât pas de torchons derrière. Son mari la trouvait dans de vives colères, les yeux hors de la tête.

Lorsque la fin de la journée arrivait, elle avait eu tant de sujets d'agacement,

qu'il lui fallait tout son courage pour ne pas verser une larme si à dîner le couvert était mis un peu de biais, ou si les verres des lampes n'étaient pas invisibles dans leur propreté transparente. Marcel, assez patient ou distrait, souriait un peu et cherchait à la détourner de son idée fixe.

Un soir, il l'emmena à la foire. C'était le printemps, et, dans la petite ville de B..., le moment des fêtes foraines. Marie, sans pudeur, comme les femmes vertueuses, affirmait son état par un ruban bien définitif, étalant une superbe boucle de strass au milieu de sa taille remontée. Elle méprisa les loteries tournantes, les figures de cire, mais se complut à la ménagerie : ces pauvres bêtes ramassées dans une grave langueur, traversée de lueurs féroces, l'intéressaient. Elle demandait si la hyène était un beau coup de fusil, et rêvait d'une chasse dans l'Inde avec le tir spécial qui abat la panthère au moment où elle bondit. Devant les singes, ils retrouvèrent

quelques camarades. L'un d'eux parlait de ses chasses d'Afrique. Et Marie lui demanda s'il avait vu beaucoup de lions « dans le désert ». Il lui dit que les lions ne vivent pas dans le désert, parce qu'ils mourraient de faim, et, voyant que Marie rougissait de la sottise de sa question, il lui raconta qu'il avait eu une macaque comme celle qui les regardait en ce moment de ses petits yeux infiniment tristes. « C'était une sale bête. Une fois qu'elle avait mangé sa soupe, elle flanquait sa gamelle à la tête de celui qui l'avait apportée. Puis, souvent, elle prenait les petits animaux qu'elle voyait, chat ou chien, les grimpait en haut d'un arbre, les berçait, puis négligemment ouvrait les bras — Comme c'est femme, cela », ajouta-t-il en manière de plaisanterie.

Marie, fatiguée par l'odeur, se trouvait mal. Elle s'esquiva, sans mot dire, vers la sortie. Seul, Paul Delcasse la suivit. Elle s'appuya contre la baraque et prit de l'air

dans un large soupir. Il l'observait en silence, anxieusement, n'osant s'offrir à la soutenir — n'osant la quitter pour lui chercher un siège. Enfin, il avisa des poutres jetées à terre dans l'ombre de la baraque, et, lui prenait le bras, il la mena s'y asseoir. Il faisait presque noir à cet endroit, et Marie avait l'air d'une bien pauvre chose. Le cœur du jeune garçon sauta dans sa gorge. Il aurait voulu s'agenouiller près d'elle dans la nuit et passer ses bras autour de sa pauvre taille déformée. Il attendit qu'elle semblât remise — et la quitta pour aller chercher son mari. Celui-ci sortait d'ailleurs, étonné et anxieux de la fuite de Marie. Mais elle était déjà sur pied et voulut continuer sa promenade. Ses goûts l'arrêtèrent au tir au pistolet. Un groupe nombreux y stationnait déjà. Armée d'une carabine, une grande femme luxuriante, élégante et un peu voyou tirait sans relâche sur l'œuf qui dansait léger dans le jet d'eau. Marie regardait sa mala-

dresse avec dédain; son mari cherchait à l'entraîner; la femme se retourna, eut un soubresaut en la voyant, examina Marie avec l'air de l'estimer des pieds aux cheveux, et se penchant vers un de ceux qui l'accompagnaient : « Eh bien, vrai! elle est fraîche, sa nouvelle bourgeoise! » — Marie ne broncha pas, bien qu'elle eût entendu, et qu'un instinct lui fit deviner quel lien avait existé entre cette femme et son mari. Mais elle demanda une carabine et tira. Elle abattit l'œuf, — elle en abattit cinq, six, dix, autant qu'on voulut, agacée et triomphante, agacée de la mine imperturbable de son mari et de celle gênée et triste de Paul. Puis elle déposa la carabine et dit à Marcel en lui parlant dans la figure de ce ton nasillard qu'elle avait quand elle se faisait très calme : « J'aurais volontiers tué cette femme. »

Marcel l'emmena en lui lançant un regard sourd. Elle sentit qu'il l'avait trouvée poncive — bien qu'elle ignorât ce mot.

X

OU MARIE NE TRIOMPHE PAS SUR TOUTE LA LIGNE

Mais, comme sa grossesse arrivait au neuvième mois, Marie, cette nuit-là même, ressentit de terribles douleurs. Elles passaient, revenaient à intervalles égaux. C'était cela. Elle n'eut qu'une idée, attendre que son mari fût parti pour la manœuvre afin de faire chercher sage-femme et médecin — et ce fut une attente intolérable où les douleurs physiques se mêlaient à la rage de jalousie rétrospective que lui avait donnée la vue de la « gueuse » de la veille. Enfin elle entendit Marcel quitter sa chambre, descendre doucement l'escalier. Le pas de son cheval résonna dans la cour, puis trottant s'éloigna par la rue. Il n'était que temps. Trois heures après, elle accouchait d'un fils — et lorsque son mari revint,

il trouva sa femme couchée, ayant expédié dépêches et lettres. L'enfant vagissait dans une pièce à côté. — « Bravo, ma chère! vous êtes une maîtresse femme! » lui dit-il d'une voix émue, mais surtout étonnée. « Cela s'est donc passé très vite? » et il se renseigna sur ses souffrances. « Oh, dit-elle, pas la peine d'en parler. Une piqûre d'épingle. » — Et jamais on en lui en tira davantage sur ce sujet. Mais, le jour même, elle écrivait à son amie : « J'ai accouché. C'est une affaire ignoble, sale, humiliante. J'ai crié comme une bête qu'on égorge : ma force vitale s'était décuplée pour me faire souffrir plus. L'enfant est né quinze jours trop tôt à cause d'une gueuse que j'ai vue hier, que j'aurais voulu tuer : mon mari l'a aimée jadis. L'enfant a quand même des ongles et des cils. Il est étrangement laid; je ne l'aime pas. Il me répugne comme un étranger. Je le nourrirai pourtant. »

Elle ne le nourrit point. Elle eut du lait

comme une chatte. Mais petit à petit elle l'aima, « l'adopta » — et se disait : « Je l'ai possédé, ma vie a été la sienne, il n'a respiré que par mon souffle, et tout son sang est pris dans le mien. Ah, posséder ainsi l'homme qu'on aime! » — et un jour elle dit à son mari : « Je voudrais être une maladie pour t'entrer dans la peau. » Marcel releva les sourcils bien haut.

Au bout de vingt jours, elle se leva. Elle avait grandi, elle était toujours maigre, son teint avait pâli — et elle avait dans la physionomie ce quelque chose d'indéfinissable, la marque qu'imprime une douleur physique violente, et bravement supportée.

« Ah, je respire, écrivait-elle à son amie. Je suis debout. Je n'ai plus cette sensation humiliante de ne pouvoir agir par moi-même, d'être à la merci d'une complaisance ou d'une obéissance — et puis, bien que je sois petite, quand je sui.

debout, mes yeux sont à hauteur des autres visages. »

Elle reprit sa vie coutumière avec une recrudescence d'activité et de volonté minutieuse appliquée à tous les petits actes de la vie.

Ce fut vers ce moment là qu'éclata à B... une terrible histoire de banque où beaucoup de gens furent compromis. Elle entraîna des procès sans nombre et ce fut un déluge d'accusations fermes ou vagues, mais toutes amenant du scandale ou des ennuis. Il se trouva qu'un brave garçon, qu'il connaissait et qu'une mauvaise chance avait mêlé à ces histoires, demanda à Marcel un service important : il fallait lui rendre certain témoignage favorable devant les tribunaux.

Marie, qui assistait à cette demande, n'avait aucune hésitation dans les idées. Ce sont de ces choses qu'on refuse, lorsqu'on « a un nom qui n'a jamais été compromis dans aucune histoire ». Elle blan-

chit jusqu'aux yeux, lorsqu'elle entendit son mari accepter simplement et prendre rendez-vous pour examiner l'affaire de plus près. — Elle se contint jusqu'au départ de l'ami, puis fonça sur son mari, toute hérissée comme une pintade en furie. La scène fut vive. Marie fit un discours. Le premier devoir de Marcel était envers son fils dont le nom devait rester pur de toute compromission dans une affaire louche. — Marcel la trouva absurde et le lui dit en trois mots — ajoutant la phrase conjugale par excellence : « Occupez-vous de votre cuisinière! Est-ce que je vous chicane sur votre blanchisseuse? » Il se leva et voulut sortir. Marie le suivit, le poussa dans la pièce voisine, reprit la parole : « Ma cuisinière vous regarde autant qu'elle me regarde; vous mangez ce qu'elle vous sert. Les choses sérieuses qui vous occupent me regardent, moi aussi, car si elles finissent en éclaboussures, j'en aurai ma part! »

— Fichez-moi la paix! répondit rude-

ment Marcel, et, secouant son bras que tenait encore Marie, il s'en alla à toutes jambes.

Marie s'assit sur les marches de la maison, désespérée. Son mari, pour la première fois de sa vie, avait été grossier avec elle. Mais surtout, ce qui la désolait, c'était de sentir qu'il ne céderait sans doute pas à ses raisonnements. Elle n'en revint pas moins à la charge, sans se lasser, et ce fut un harcèlement de tous les jours, auquel Marcel apportait un front stoïque et fermé — jusqu'au jour où Marie apprit par les journaux la première audience où devaient comparaître les témoins.

Parmi eux son mari était nommé. Ce fut une cruelle épreuve, d'autant que toutes les amies de Marie vinrent lui apporter leurs curieuses condoléances. Elle en eut des larmes. Mais la rage les sécha sur place et elle ferma les bouches d'une façon péremptoire.

Elle se rendit mystérieusement à l'au-

dience où l'attirail de la justice l'impressionna au-delà de tout ce qu'elle avait jamais éprouvé. Elle était misérable, honteuse, en même temps qu'exaspérée. Son mari lui fit l'effet d'une sorte de criminel, bien qu'elle ne sût pas au fond de quoi — sauf elle — le public pouvait l'accuser. Enfin, elle, qui avait en général un esprit assez net, fut lamentablement, misérablement pauvre d'esprit.

Elle rentra, le front bas, ruminant. Ce grand événement que lui était cette petite aventure lui servit de point de départ pour un examen de conscience qu'elle fit humblement, cherchant à se rendre compte pourquoi elle n'avait pas encore remanié son mari : Comment ne comprenait-il pas qu'elle était généralement dans le vrai? Elle avait toujours été vantée pour son esprit logique, pour la rectitude de son raisonnement.

Il y viendrait certainement ; il fallait de la persévérance. Puis, il était encore un peu jeune homme, un peu futile. Il s'habil-

lait le soir pour dîner, aimait les parfums dans ses cravates et les fleurs à sa boutonnière, il avait une raie dans le dos, une mèche ondulée devant, comme si les militaires ne devaient pas porter la brosse !

Enfin, — et elle soupira dans un fin fond de cœur qu'elle se cachait presque toujours à elle-même — Marcel ne lui était pas un livre ouvert ! Il y avait parfois entre lui et elle un mur de silence, et ce qu'il y avait derrière ce mur, elle l'ignorait. Mon Dieu, quel travail que d'être une véritable épouse !... Elle rêva un instant avec un odieux sentiment de mélancolie, puis, tout de même, au bout de son rêve lui apparut la vision d'un Marcel régénéré, — d'un Marcel qui porterait des pantoufles qu'elle aurait choisies, et une de ces robes de chambre témoignant d'un laisser-aller absolument, conjugalement honnête ; il s'occuperait davantage de son fils, et, au lieu de lire « de la poésie », s'intéresserait un peu à la politique — et beaucoup à l'élevage — par exemple.

XI

OU MARIE CULTIVE L'AMITIÉ

Je ne sais si madame Desbordes eût choisi cette amie entre mille, mais elle l'avait choisie dans deux douzaines; et parmi les plus laides, celle-là avait le pompon : de larges seins, ronds comme des tartes, des hanches hautes, en anse de panier, une croupe remuante de forte pouliche, le cou court, le nez de même et relevé rondement depuis sa naissance entre deux petits yeux doux et que rien n'indiquait très vivement, — une bouche de poisson, ce qui est bien laid. Ses cheveux cachou étaient bien cirés, brossés, luisants; ils avaient l'air peints sur la tête. Elle avait un teint de papier buvard rose et la peau fraîche, très tendue.

Les caractéristiques de madame d'Oriol étaient : un fanatisme pour son mari, —

sept enfants, et le désir d'en avoir d'autres, mais « qui ressemblassent davantage à leur père ! » Celui-ci, qui avait épousé sa femme pour se reposer non seulement de sa grosse noce de garçon, mais d'une vie de cœur assez passionnée, avait compté sans son hôtesse. Madame d'Oriol était enragée.

Ce point commun, sans doute flairé par Marie, avait attiré celle-ci vers « Lampito », comme l'appelaient les petites camarades. Aussi un même amour pour les animaux, quoique Marion d'Oriol aimât surtout les chiens sans race, les chats de gouttière et les poissons rouges. Ce ménage était arrivé depuis peu à B... où il plut tout de suite par son héroïque simplicité. Une seule bonne faisait le service et s'occupait des enfants, de concert avec l'ordonnance toujours choisi parmi les plus bêtes de la classe, parce que les bêtes se dressent mieux et n'ont pas mauvais esprit.

La première fois que Marie rendit sa

visite aux d'Oriol, l'ordonnance répondit à la question : « Madame reçoit-elle ? » : — « Madame est au lit avec Monsieur. » Marie ne dissimula pas son indignation de ce que cet homme eût osé formuler une phrase pareille. Mais elle cacha son admiration pour cette mariée de douze ans qui réussissait à coucher son mari dans la journée.

Desbordes regarda le lendemain ce nouveau camarade avec compassion. Quand il connut sa femme, ce fut de la stupeur. — « Comment trouvez-vous Madame d'Oriol ? lui demanda Marie quelque temps après. — Elle me fait rêver, répondit sérieusement Marcel. — Elle a une belle peau continua Marie avec indulgence. — Et solide, je suis sûr. — Naturellement, elle n'est pas aussi élégante que certaines femmes, mais elle vaut mieux. » (Marcel ne sourcilla pas.) « Elle a sept enfants. — C'est une fabrique ; les détails doivent être négligés. — Ils sont très bien élevés, car elle est très pieuse. »

Marcel, qui ne s'en souciait guère, alluma une cigarette. Marie renifla l'air d'un coup de narine et dit vivement : « Ce n'est pas du caporal? — C'est du maryland. — Je me doutais bien que c'était encore quelque chose d'interlope! Quand donc les Français cesseront-ils de préférer les produits étrangers! Ah répondit Marcel rêveur, comme j'aime votre bouche au repos! » Marie le regarda de travers et tourna les talons.

Pour se consoler, elle alla chez sa nouvelle amie assister au dîner des enfants et à leur coucher. Le plus petit en chemise, au galop autour d'une table, criait comme un possédé, tout en tournant : « J'peux pas l'attraper! j'peux pas l'attraper! » — Sa mère, qui bénissait dans leur lit les six autres, lui dit à la fin : « Mais quoi donc? — Non, non! j'l'attraperai pas! — Mais quoi donc? — Mon derrière! » Les autres éclatèrent de rire. Madame d'Oriol n'osa ni rire ni se fâcher, mais elle regarda Marie

Desbordes en dessous. Ludovic, maintenant arrêté, réfléchissait sérieusement : « Maman, dit-il enfin, on peut tout dire au bon Dieu? — Oui, mon fils, répondit madame d'Oriol soulagée, et touchée de ces excellentes dispositions, absolument tout! Dis-lui ce que tu voudras. Il sera toujours content. » Ludovic se mit à ruer à travers la chambre, et à faire mille galipettes en jurant : « Crottin d'Bon Dieu! Crottin d'Bon Dieu! » — Une gifle vola dans l'air, s'abattit. Ludovic, saisi par sa mère, mis à genoux, subissait une courte mais énergique allocution. Maintenant, il se tortillait sur ses genoux, le derrière aux talons, et regardait sa mère de coin, les doigts joints en haie autour de son nez.

Marie atterrée n'en croyait pas ses oreilles. Elle se demandait s'il ne fallait pas faire des condoléances à la mère.

Madame d'Oriol avait ressorti le nez de Ludovic, et, maintenant la tête par les oreilles, faisait faire à son fils le signe de

croix, — puis, lui attachant sa longue chemise aux pieds, elle le fourra au lit, à côté de ses frères. Marie demanda pourquoi on l'attachait ainsi. « C'est, dit la mère, à cause des mauvaises idées. Ma petite Jenny, qui avait son âge l'an dernier, avait pris l'habitude de regarder son nombril. »

Elles sortirent de la chambre qu'un grand paravent divisait pudiquement en dortoir pour les filles et dortoir pour les garçons. Marion d'Oriol en fermant la porte fit dessus avec son pouce un signe de croix — et puis elle montra souriante, à Marie, le long du mur, quatorze petits souliers de toutes tailles qui s'alignaient.

— Il en faudrait vingt, dit-elle en soupirant.

XII

OU L'ON SUIT PENDANT UNE MATINÉE L'AMIE DE MARIE

Madame d'Oriol sort chaque matin de bonne heure. Elle porte une robe courte qui laisse bien voir ses bons pieds en forme de fer à repasser, un paletot-sac jaune, ouvert sur son corsage évasé, un canotier de castor sur le nez, avec beaucoup d'ailes de poulet noires piquées sur le côté, — souvent les mains dans les poches.

Elle a, dès l'aube, lavé et peigné sa progéniture, et l'a expédiée chez les frères, chez les sœurs, au lycée, au collège, partout. Elle a regardé ses poissons rouges qui ont décidément le nez blanc, ce qui est mauvais signe chez les poissons. Elle a décroché le chat Encrier suspendu à sa jupe, et l'a flanqué, en passant, à la cuisine dont son œil a fait le tour en un rien de

temps. Elle a longuement raisonné avec Papillon, l'étonnant chien blanc à poils frisés, aux longues pattes grêles, et dont le plus orphelin des chiens ne voudrait pas comme père. Elle sort du jardin, et, passant devant, entre à l'hôpital. Ça sent la chair rance et la soupe. Elle passe ses plumes de poule dans l'entrebâillement de plusieurs portes — et avise enfin son amie la sœur Camille, toute rose, ronde, fraîche, avec des yeux lumineux de brave gaieté et des dents pourries. Elle lui annonce que ses protégés les Vildé, à qui on a donné — pour qu'ils ne les boivent pas — une commode, un bois de lit et une chaise, ont vendu la commode sur pied, ont brûlé le bois de lit pour se chauffer, et fiché le camp avec la chaise. Les deux femmes se sourient bonnement. Madame d'Oriol dit : « La prochaine fois, on leur donnera des clous pour leurs habits, un lit de fer, et ils s'assoieront par terre. — Et notre souteneur? demanda sœur Camille. — Je l'ai

rencontré hier, rapporta madame d'Oriol. Il a une figure parfaite d'honnêteté ; il est charmant, ce garçon, et de si bonnes manières ! Nous avons causé au coin de la rue. » Elles potinent un peu sur les malades. La sœur propose, engageante : « Vous ne venez pas voir celui qui a la figure emportée ? » Madame d'Oriol refuse pour aujourd'hui. « Ni celui qui a une tumeur au pied ? Vous savez ? celui qui sent si mauvais ? » Non, vraiment, elle n'a pas le temps, ce matin. « C'est une infection, vous n'avez pas idée ! Enfin, ce sera pour une autre fois. »

Madame d'Oriol trotte plus loin. Elle marche sur le bord du trottoir comme si elle était sur la corde raide. Elle va acheter des aiguilles à tricoter en acier, pour faire des carrés de coton avec lesquels savonner ses enfants. Et pour cela elle avise un minuscule magasin de mercerie ; elle entre, et un peu plus, elle tomberait dans la cave ouverte sur sa droite. Une vieille femme

en sort avec un pot recouvert. Immédiatement, madame d'Oriol s'intéresse : « Qu'est-ce que vous portez là ? — C'est du lait pour le chat, » — pour son joli chat qui s'appelle Mignonnette, et qui est aussi bon qu'il est beau. — « Vous avez de la chance, dit poliment madame d'Oriol ; et avez-vous aussi des aiguilles à tricoter, en acier, fines ? — En acier, fines ? absolument en acier ? Vous savez, madame, en acier, ça se rouille. En bois, de bonnes grosses aiguilles en bois, voilà avec quoi ça se tricote bien, les bas ! — Oui, dit madame d'Oriol, mais je les voudrais, moi, en acier, fines, — et pas pour des bas. — Pour un jupon, sans doute ? J'ai de jolis jupons déjà tricotés, en laine grise ! Regardez, hein ! C'est joli, et fait ! Madame ne veut pas prendre ce jupon ? — Non, dit patiemment madame d'Oriol, pas de jupon. — Madame en porte sans doute en flanelle ? J'en ai aussi en petite flanelle rouge, bien festonnés, bien solides. » Madame d'Oriol,

qui se vante, mais qui tente de ramener la femme à la question : « Je porte des petits jupons de soie. » La marchande se tait un instant avec respect, et madame d'Oriol profite du répit pour redemander des aiguilles d'acier, à moins que le magasin n'en possède pas... « Si, si, Madame! Tenez! » et elle déroule un vieux papier fatigué où se trouvent cinq ou six aiguilles en bois, désassorties, de toutes les grandeurs et grosseurs, et terminées par un bouton en cire à cacheter. La bonne femme bavarde : « Oh, ça! la longueur, ce n'est pas malin! — et pour la grosseur, ce n'est pas difficile. Et le papier de verre? pour quoi c'est-il faire le papier de verre, si ce n'est pour les aiguilles à tricoter? » — Elle se met à la besogne, râcle avec le papier de verre; l'aiguille file entre les doigts comme de l'huile. Madame d'Oriol sort avec ses deux ridicules aiguilles en bois.

Elle continue son chemin, descend une

rue, sale, en remonte une qui n'est pas propre, avise une maison louche, pousse une porte basse, grimpe un escalier à trous, frappe, entre. Des enfants, une femme, des odeurs fortes. — « Bonjour, Madame Martin ! » dit-elle gaiement. « Comment ça va ? » La femme est dolente et répond traînant ses mots : « Pas mal, Madame. Jules s'oublie toujours au lit. — Il faut lui donner de l'huile de foie de morue. C'est de la faiblesse. Et le petit ? — Ah, le petit, il est toujours serré. — Il faut lui donner de l'huile de foie de morue. — Il n'en veut pas, dit la femme. — Il faut le forcer, dit madame d'Oriol. — C'est qu'il mord ! — Il faut le fouetter. — C'est qu'il me lâche des vents ! — Ça prouve qu'il en a. Je lui donnerai quelque chose pour ça. Dites-moi donc ? Vous n'avez besoin de rien ? — Non, Madame, des chemises, des bas, des souliers. Ils ne peuvent pas aller à l'école, parce qu'ils n'ont rien sur le corps. » — Madame d'Oriol soupire.

« Allons, nous verrons ça. Adieu, madame Martin. Adieu les enfants. » — Madame Martin salue madame d'Oriol, et, pour engager ses enfants à faire de même, leur lance des taloches qu'ils évitent. Ils suivent madame d'Oriol d'un œil plutôt hostile.

Madame d'Oriol galope maintenant sous le regard curieux des filles en chemise rose qui sont aux fenêtres, et des petits épiciers goguenards. Elle grimpe un escalier à pic qui serpente entre les maisons, un tertre dont l'escalade raccourcit et la mène sur la place du Marché aux poissons où, sans en avoir l'air, elle remarque les prix. Elle lit les prospectus que lui tend un camelot, tout en marchant par une petite rue étroite, et butte dans les trognons de choux et les vieux chapeaux des tas d'ordures. Ça lui est égal. Mais elle est arrêtée par deux collégiens qui débouchent avec fracas par une ruelle transversale ; l'un tient la tête de l'autre sous son bras et lui cogne le derrière, puis le lâche et s'en

va. Le plus petit, le battu, rageur, une fois que l'autre est loin, l'insulte en un seul mot. Madame d'Oriol entend qu'il l'appelle « merle ». « Et pour vous aussi ! » lui flanque le gamin en passant.

Là-dessus, elle rencontre un gros commandant de ses amis, qui l'adore parce qu'elle est plantureuse, — et qui est bavard comme s'il était borgne. Il lui annonce qu'une de leurs connaissances, monsieur de D..., vient d'être trouvé mort dans le lit de sa belle-sœur ! — « Ah bah ! mais qu'est-ce que cela prouve ? — Eh, qu'il y couchait, parbleu ! — Oh, croyez-vous ? » dit doucement madame d'Oriol, pour qui rien n'est une preuve. Le gros commandant rit — et lui demande un rendez-vous « pour la prochaine fois qu'elle ira à Paris, — parce que ça fait bien « plus d'effet » qu'en province ; — à un « thé » par exemple. Madame d'Oriol est heureuse de parler de la jalousie de son mari, — et de son frère, même ! — « Eh bien ! Merci !

c'est inouï ! fait le gros commandant, et l'adultère alors? » — On ne saurait songer à tout, fait distraitement Marion d'Oriol qui décampe. Elle a aperçu au loin une silhouette qui lui semble être celle de son mari. Elle court après, ne l'atteint pas, car ce n'est pas lui, arrive essoufflée à sa grille qu'elle ouvre avec son genou et referme d'un coup de reins, ôte son chapeau, passe deux doigts sur ses cheveux pour les apaiser comme s'ils étaient folâtres, entre dans la salle à manger où monsieur d'Oriol est déjà assis, sa tunique entr'ouverte, et lit le journal paisiblement, entouré de sa nichée penchée dans sa soupe comme si elle mangeait avec le nez. Quand sa femme entre et va empressée vers lui, il relève la tête, ferme les yeux, pince les narines, fripe la bouche et la présente au baiser conjugal, en cul-de-poule très serré.

XIII

OU MARIE, EN BONNE CITOYENNE, VA PHOTOGRAPHIER LE PRÉSIDENT

Madame d'Oriol était bien avec tout le monde, non seulement à cause de sa franche laideur, mais encore à cause de sa franche bonté.

Elle avait en amitié les goûts les plus disparates ; elle aimait Marie Desbordes, et elle aimait ses blondes ennemies : la première à cause de sa sobre raison ; les autres à cause de leur Fantaisie avec un grand f.

Les grandes blondes l'appréciaient. Madame de Vernon disait : « Si je ne craignais chaque fois que sa peau ne craquât de quelque part, la présence de cette excellente femme me serait confortable au dernier point. » — Et elle la taquinait sur son amie Desbordes : « Eh bien, comment va

votre exquise madame de Gale Rouge? » lui demandait-elle.

Madame d'Oriol était désolée; ne sachant comment excuser son amie qu'elle trouvait aussi parfois une petite pointue, elle disait : « Il faut lui pardonner. Elle est si petite ! »

Madame de Vernon riait aux éclats : « Dans les petits pots, les bons poisons ! » Marion ne répondit pas : « Et dans les grands, les excellents » — mais elle fronça son front rose (Madame de Vernon fut étonnée qu'elle le pût), — et eut une idée lumineuse : elle détourna la conversation. « Vous savez, dit-elle avec vivacité, que le Président vient demain? — Quel Président? Ah, de la République? Eh bien, qu'est-ce que ça nous fait? Il vous a demandé à déjeuner? — Je ne le connais pas, répondit Marion, — et elle dit aux deux sœurs qu'elle venait les inviter à le voir passer dans sa rue. — « Et vous dites ne pas le connaître ! fit d'un ton de repro-

che madame de Vernon, quand vous savez bien qu'il passe, exprès, sous vos fenêtres ! Ah, votre Président ! votre Président, ce que je m'en fiche ! Venez ici. Je vais vous jouer ma dernière inspiration. » — Elle poussa Marion dans un fauteuil, s'assit en face d'elle sur un pouff qu'elle avait surélevé à l'aide d'une pile de coussins, en sorte que malgré sa haute stature, ses pieds pendaient d'un air lamentable au-dessus du sol, — et, armée d'un banjo, se mit à pousser des cris continus et lugubres. Tantôt elle tapait à coups redoublés avec la paume de sa main sur la caisse de l'instrument, tantôt elle en râclait sauvagement toutes les cordes à la fois avec ses ongles crispés en griffes. Marion était médusée. Au bout d'un quart d'heure de cette musique effroyable, Juliette se leva et lui dit en lui mettant le banjo sous le nez : « Comment supposez-vous qu'une femme qui compose ainsi s'amuse de voir passer un simple Président de la République ? » — Marion en convint

de bonne grâce. Elle demanda même le nom de cette composition musicale. Juliette ne savait pas encore. Elle consulterait quelques personnes avant de se décider.

Là-dessus, madame d'Oriol s'en fut et promit de revenir bientôt. Mais comme elle savait que Marie n'était pas femme à composer d'entrée au banjo, elle alla lui proposer de venir avec elle contempler celle de Félix Faure.

Elle lui raconta en deux mots sa visite aux blondes. Madame Desbordes remonta tout contre son nez une lippe méprisante : « Je vous ai toujours dit : ce sont des originales. »

Madame d'Oriol trouva ce terme dur. Elle eut recours au moyen qui l'avait servi chez les blondes : elle détourna la conversation. On parla de l'événement qui se préparait dans la ville pavoisée, des arcs de triomphe, celui des armuriers tout en armes, des rubaniers en rubans, — il en existait un avec des écussons en cheveux,

faits par les coiffeurs, mais Marion ne l'avait pas encore vu, de l'agitation des colonels, du grognement des jeunes à l'occasion de cette corvée, du parcours présidentiel, du gouvernement, de l'armée, de la patrie, etc. Marie et Marion étaient convaincues, en tout : elles aimaient tout ce qu'on doit aimer, détestaient l'étranger, le socialisme, les incrédules, le progrès trop rapide, etc. Elles s'habillaient mieux le dimanche que dans la semaine, et n'auraient pas mis du rouge sur leurs lèvres pour un empire.

Le lendemain matin à sept heures, elles étaient en route pour voir arriver le Président sur la place de la gare — où il devait décorer quelques militaires endurcis dont les femmes pleuraient de joie glorieuse, du haut de fenêtres voisines. Elles virent très bien l'accolade, entendirent distinctement le « félicitations » du Chef de l'État approuvé par le Protocole, et furent émues. Ah, c'est beau, la croix ! Leurs maris l'au-

raient bientôt, dans une demi-douzaine d'années, après vingt ans de service bien intentionné dans leur garnison.

Mais le photographe de l'Élysée troubla leur rêve d'ambition : sur un signe du Président qui prit une pose sans morgue, l'opérateur braqua son instrument et pria par geste le chef de l'État de s'alanguir davantage. Il y consentit de bonne grâce — puis il reprit son chapeau, sa canne, monta en voiture, commença sa marche triomphale. Les deux amies suivaient comme la foule, bousculées par les énergiques qui voulaient le premier rang. Les chasseurs du 49e régiment formaient la haie et maintenaient les curieux, — quelques-uns s'amusant de l'affairement de ces gens sincères. Une grosse femme qui avait réussi à caser la sienne entre deux croupes de chevaux, repoussée avec les autres, poussait des glapissements ; une jeune mère, voulant en même temps applaudir, saluer et faire envoyer des baisers par son bébé com-

plètement abruti, se désespérait à haute voix de ces multiples difficultés. Une vieille cocotte toute enrubanée, à un balcon vers lequel incidemment le Président leva un œil, lui fit une révérence en tenant sa robe. Cet œil présidentiel retombait-il, sans le voir, sur un être quelconque de la foule, aussitôt l'être d'élection se disait : « C'est moi qu'il a regardé. » Si le Président se penchait pour dire deux mots au maire de la ville, résigné, assis en face de lui, l'être regardé se disait : « Il demande mon nom ! »

Marie s'était munie de l'appareil de photographie de son mari. Elle ne parvint jamais à prendre le Président, la voiture allait trop vite. Quant à Marion, elle prit dix-huit poses avec sa photo-jumelle, dans laquelle elle avait oublié de mettre des plaques. Elles rentrèrent déjeuner fourbues et heureuses. Comme leurs maris étaient de service à un banquet, elles déjeunèrent ensemble chez Marion. Les sept enfants

avaient congé pour cette festivité — et le jeune Émile Desbordes fut aussi amené dans la journée pour mettre son trognon de nez à la fenêtre.

Enfin, on vit passer le Président, digne : il saluait, souriait, se tenait tranquille avec beaucoup d'à-propos, — et pensait à quoi?... — Ludovic avait gardé secrètement pour lui un radis de son déjeuner, il le lui lança avec tant de force qu'il faillit se précipiter lui-même. Rattrapé par le dos, il fut mis en pénitence derrière ses frères ; et il hurla sans s'arrêter. Le radis tomba dans la foule. Au même moment, une femme du peuple réussit à jeter un gros bouquet de fleurs dans la voiture du Président qui tressaillit.

Ces messieurs rentrèrent esquintés. « Quelle partie de drogue ! dit l'un. — Est-ce que le Président vous a regardés? » demanda Marie. — « Il m'a demandé de vos nouvelles », répondit Marcel. Et, comme Marie faisait une tête, monsieur

d'Oriol lui dit : « Comment donc ! Le général B... lui a demandé où il avait conquis sa médaille de sauvetage ! »

Le visage de Marie s'éclaira : « Et qu'a-t-il répondu ? » — Marcel répondit par une mystification, Marion dit inconsidérément : — « Vous êtes aussi taquin que madame de Vernon. » Marie rougit noir. Marcel n'entendit pas. Il avait pris Ludovic dans ses bras et lui apprenait des mots d'argot. Marie, ayant fini de rougir, s'assit pour déculotter son fils. Les hommes fumaient à la fenêtre. « Ont-ils assez crié Vive l'armée, hein ? — Dommage que ce soient des imbéciles ! » dit elliptiquement Marcel qui suivait son idée. Par dessus les jambes en poteau d'Émile, Marie, à ces mots qui pouvaient être criminels, lança aux nuques de ces messieurs des regards de furie.

Ludovic se mit à caracoler par la chambre en criant : Vive l'armée ! Vive l'armée ! Vive Félix ! Vive papa ! Vive maman !

Vive Ludovic et le crottin ! » — « Dire qu'il faut toujours qu'il finisse par-là ! dit débonnairement madame d'Oriol. » Il en mangerait qu'il n'en parlerait pas davantage !

Elles discutèrent longtemps le motif pour quoi tout naturellement les enfants étaient sales et mentaient. Puis, elles célébrèrent les bienfaits de l'éducation qui corrige les vices.

XIV

OU MADAME D'ORIOL RACCOMMODE LES ENNEMIES

Les d'Oriol, bien que recevant très simplement, mettent quand même, lorsqu'ils reçoivent, les petits pots dans les grands. Marion goûte toutes les sauces d'avance, et généralement, de ses mains adroites, courtes et boudinées, confectionne l'entremets. La cuisinière inonde de truffes tous les plats, en gardant les rognures pour le lendemain. L'ordonnance Casse-grain cire sa moustache, revêt des souliers neufs très propres et des gants blancs dont les bouts inoccupés trempent dans les sauces ; le reste du corps est vêtu d'une lévite bleue semée de nombreux boutons d'or gros comme de petits boucliers : on y distingue, en relief, un casque de chevalier.

Ce soir-ci est périlleux ; Marion, ayant

à cœur de réconcilier Marie Desbordes et ses belles ennemies, les réunit, après les avoir prévenues, autour de sa table hospitalière. Marie Desbordes, qui venait de se confesser pour l'anniversaire de son mariage — ce dont Marion a sournoisement profité, — dompte son orgueil, ou le surélève, on ne sait pas — et consent. Madame de Vernon consent aussi, car « she wont cut her nose to spite her face », et elle préfère revoir Marcel. Madame Bazeille est toujours pour les situations amènes.

Marion sème parmi ses convives quelques garçons de bonne volonté : monsieur d'Urse, le beau lieutenant, qui aime les femmes du monde, platoniquement, tient le crachoir avec emphase : c'est chez lui un sacerdoce ; Paul Delcasse environne Marie ; le gros commandant est là pour saler le repas.

Ludovic, par défaveur spéciale dîne à table, parce que Madame de Vernon l'a demandé. Il l'a déjà priée à coucher dans

son lit — et lui a mis son mouchoir fané dans le corsage qu'il trouve trop décolleté, car sa mère, en robe de riche satin vert, dégage simplement son cou dans un rond pudique. Après la soupe, il s'endort sur la table, les cheveux épars sur la nappe. On l'emporte. A ce moment, un silence se répand comme de l'huile. Les bottines de l'ordonnance à moustaches craquent ostensiblement. Madame de Vernon en distraction souffle sur sa fourchette qu'elle trouve terne, et la frotte doucement avec son gant. Monsieur d'Urse alors se déploie magnifique. Il tient le fameux crachoir, il le brandit, l'agite, le passe à sa voisine. On est sauvé, l'élan est donné, la confiance renaît et le mauvais vin circule librement.

Marie accomplit des prodiges de valeur. Elle parle la première à madame Bazeille, elle ne surveille presque pas son mari, pui est à un bout de table avec les garçons — elle sourit à Delcasse en lui rappelant leur chasse au marais. Enfin, elle

est tout à fait dévergondée. Pendant l'entr'acte habituel, où l'on croit que le poisson a été mangé par quelque bête, mais où simplement la sauce hollandaise a tourné, ce qui fait qu'au bout d'un quart d'heure d'attente on passe l'huilier aux convives — il se trouve même que madame de Vernon et madame Desbordes s'offrent et se cèdent réciproquement la parole pour raconter des anecdotes sur leurs enfants.

Cet effort anormal fait que madame de Vernon oublie ce qu'elle voulait dire, et que madame Desbordes, soudain intimidée par l'attente générale, fait semblant d'avoir aussi oublié. Monsieur d'Urse, terre-neuve de la conversation, revient à la rescousse avec quelque histoire militaire. Dès lors, le sujet tient comme une tique. Les deux sœurs rêvent ; Marie est tout oreilles ; Marion approuve les uns après les autres, en remuant la tête comme un bon magot de porcelaine.

Mais les femmes se rattrapent après le

dîner ; pendant que ces messieurs fument dans le cabinet de monsieur d'Oriol, elles devisent sur les différentes façons d'alimenter les bébés. Madame de Vernon s'endort sans vergogne dans le meilleur fauteuil, prétextant une migraine. Elle se réveille miraculeusement guérie dès l'entrée du premier homme — et suggère quelques jeux de société ; s'asseoir en tailleur par terre et se relever sans l'aide des mains, rattraper avec les dents un journal posé par terre. Petit succès. Marion est trop grosse, Marie est trop raide, Madame Bazeille trop nonchalante, les hommes trop paresseux. On préfère s'asseoir autour de la table, les mains dessous, comme propose monsieur d'Urse qui doit passer mystérieusement de l'un à l'autre un objet à reconnaître au toucher. Il s'absente quelques minutes, revient, et le jeu commence. Le premier objet passé fait pousser des cris : c'est odieux au toucher comme un crapaud. — « C'est un crapaud ! » —

Madame de Vernon, qui déteste ces bêtes-là, le laisse tomber sur un pied voisin. On ramasse un gant visqueux, glissant, rempli de son mouillé. Peu d'enthousiasme. Mais il est tard ; on passe du sirop de punch chaud, et chacun s'en va satisfait. Le gros commandant emmène sous le bras son jeune subordonné Delcasse qui aurait voulu rentrer seul en rêvant. Il le sale, le poivre, le rase jusqu'à son propre domicile. D'Urse, qui les a suivis par paresse de se décider à rentrer chez lui, s'empare ensuite de Delcasse et l'entraîne à une nouvelle promenade. D'Urse, qui se grise sans boire, rien que par la vue des femmes, leur parfum, ce qu'il pense sur elles et ce qu'il leur dit, se conduit comme un homme gris ; le bras dans celui de Delcasse, il chantonne, la cigarette collée au coin de la bouche, l'œil enamouré. « Si l'on allait prendre un bock au café des officiers ? — Ça, non ! » Delcasse est énergique. — « Alors, passons par le viaduc. » Il y a là une arche qui rappelle

à d'Urse des souvenirs de baisers dans le noir. Arrivé au viaduc, il reste un quart d'heure à chercher quelle était cette arche, ne pouvant se décider à offenser ses souvenirs en passant sous une autre. Paul, pour le distraire, lui demande comment il trouvait ces dames. Toutes ont des ressemblances avec des fleurs ou des animaux : madame d'Oriol ressemble à un bon gros crocodile ; madame Desbordes, à un tout petit poisson au beurre noir. « Que dis-je : à l'arête de ce petit poisson ! » Mais comprenant qu'il a mortifié son camarade, il rectifie : « Non, j'ai trouvé : elle ressemble à ce petit animal qu'on appelle dans les aquariums un cheval marin. Tu sais, ça ressemble au cheval du jeu des jonchets ! — Quel crétin ! se dit Delcasse, il est ivre-mort. »

XV

OU CES DAMES CAUSENT GENTIMENT

Dès le lendemain, Marcel s'en fut chez les blondes, — et Marie ragea. Mais Marion vint justement passer la journée chez elle, avec un ouvrage, et Ludovic qu'on lâcha dans le jardinet. Marie, qui compulsait le journal « l'Acclimatation », lui en fit copieusement la lecture, depuis les annonces jusqu'à l'autopsie des poules. « On échangerait un vélocipède ancien, mais en bon état, contre plusieurs paires de canards roumains. Également douze cents canaris belges contre un appareil de photographie. » Cela continuait pendant quatre colonnes. Marie connaissait tous les abonnés et s'intéressait beaucoup à eux. Monsieur du Roure demandait continuellement des chiens excellents à tout faire — et Madame de B... offrait toujours des pigeons poi-

gnardés. Il y avait aussi une « araignée » dont le derrière était vermillon. Son propriétaire ne parvenait pas à s'en défaire. Et elle rêva longuement devant cette question : Qu'offrirait-on de vingt-cinq cochons d'Inde mâles? — « Oui, qu'offrirais-je? » pensait Marie, tout en regardant vaguement Marion qui, tassée sur sa chaise, brodait des festons à un cache-corset de percale. Son air confit et heureux arrêta l'œil de Marie, qui demanda : « A quoi pensez-vous? » — L'autre rougit comme une jeune fille : « Jamais je n'oserai le dire! — Mais si, à moi! Qu'est-ce que ça fait? » Après encore quelques petites manières, Marion avoua qu'elle pensait à son mari. Combien il était beau avec son shako et qu'elle voudrait que ce fût un bonnet de coton — pour qu'il pût le porter au lit. Marie ouvrit ses yeux en rond et fut un peu scandalisée. Elle lui trouva de l'imagination. Elle était prude. Marion, dont la pudeur n'avait pas résisté à douze

ans de mariage, sept accouchements et une humeur bavarde, glissa incontinent aux moyens licites ou non de n'avoir pas d'enfants. Ce sujet intriguait Marie qui était de la plus belle candeur. Vu sa réserve accoutumée, elle n'osait pousser son amie sur ce terrain brûlant, mais son silence était bienveillant. Marion dit : « Au fond, que permet l'Église ? J'ignore. Mon confesseur m'a dit à ce sujet : Mon enfant, que Monsieur votre époux prenne toutes les responsabilités ; il est le maître. Ne vous occupez pas du reste. » Mais la nature était trompeuse, et Marion prononça les mots de poudre insecticide. Pour le coup, Marie n'y était plus du tout. De quel puceron s'agissait-il ? Elle allait demander des explications voilées, quand retentirent des hurlements d'enfant. Elle se mit à la fenêtre ; Marion courut au dehors. Ludovic, qui avait fait un gros bouquet de toutes les fleurs qu'il avait pu attraper en les tirant par la tête, jouait à la Fête-Dieu, les

semant autour de lui en marchant à reculons. Ses talons choquèrent un arrosoir. Il tomba, et restait là les jambes en l'air, à s'égosiller. Marie, furieuse de ce que ses précieux parterres fussent saccagés, reconnut là le doigt de la Providence, et lança au malfaiteur un mauvais œil. Marion voyant que ce n'était que cela, rentra paisiblement poursuivre son feston et le ruisselet tiède de sa conversation.

Mais Marie avait l'esprit ailleurs, — et elle n'eut aucun regret lorsque madame d'Oriol se retira, emmenant sa troublante progéniture. Marie poussa sa grille sur leurs mollets et courut passer une revision. Toutes ses fleurs gisaient déchiquetées sur le gravier. Elle les regarda avec une rage concentrée, et, de désespoir, lâcha ses poules dans le jardin.

Et Marcel qui allait rentrer joyeux! fredonnant sans doute, ayant repris ses vieilles habitudes de troubadour!

Heureusement pour lui qu'il revint avec la migraine, et beaucoup plus grognon qu'elle-même. Il l'échappait belle. C'est tout juste s'il remarqua un léger changement dans son jardin de curé.

XVI

OU MARIE FAIT CONNAISSANCE AVEC LA MER ET D'AUTRES DANGERS

Les d'Oriol s'arrangèrent avec les Desbordes pour aller ensemble au bord de la mer. On hésita beaucoup entre Paramé, Dinard et les Sables. L'on se décida pour Biarritz.

Marie ne connaissait que la Méditerranée. Elle vit l'Océan et se tut. Marion était l'intime des grandes plages, et fit les honneurs de la mer. Elle montait dans une barque en costume de bain, puis, sautant dans l'eau avec un grand bruit, elle restait à flotter comme une bouée ; sous son bonnet de toile cirée à ganse rouge, sa bonne laide figure joviale luisait d'eau et de satisfaction.

Marie s'avançait vers la mer comme une demoiselle de Numidie, en des gestes grêles

de ses petites jambes lisses. Bien qu'elle eût effroyablement peur, elle ne montrait aucune hésitation, et son mari lui apprenait à nager. Il la soutenait par un doigt sous le menton. Elle ouvrait des yeux de cheval de cirque, pinçait le nez, serrait la bouche, battait l'eau à petits coups redoublés. Ses pieds sortaient follement et brillaient en l'air comme des poissons d'argent. Marcel retirait parfois son doigt et elle tombait directement dans le fond de l'eau. Quand elle sortait du bain, elle avait l'air d'un mauvais petit garçon. Puis elle arrachait son bonnet, et ses cheveux se déroulaient et s'envolaient autour d'elle, légers et comme heureux d'être libres. L'eau les faisait friser.

Les enfants grouillaient dans le sable mouillé, où Ludovic fouillait pour trouver des homards rouges.

Les deux ménages allaient parfois au casino, le soir. Marion dansait en tournant très vite sur place, comme une toupie.

Marie était comme une pincette. Quand on la tenait, raidie et mince, dans les bras, on avait envie de la prendre pour tisonner quelque chose. Oriol et Marcel fumaient au dehors, regardaient les femmes et, à cause des leurs, ne se communiquaient pas leurs remarques.

Ils allaient aussi à Bayonne boire du chocolat mousseux sous les Arcades.

Un jour, en s'y rendant par le petit chemin de fer — c'était à l'occasion de courses de taureaux, — ces dames montèrent dans un compartiment où était déjà installé un autre couple. Il se trouva que Marcel le connaissait. Il nomma sa femme, les d'Oriol. « Monsieur et Madame Ménille. » — Monsieur Ménille était grand, osseux, avec des yeux comme des violettes de chien, une mâchoire d'anthropophage : l'air d'un Gaulois qui n'aurait pas mangé depuis huit jours. Madame Ménille n'était plus toute jeune : c'était de ces femmes agréables comme on en rencontre partout, sans les

remarquer. Elle était aimable, avec un air doux, et causait d'une voix lente et un peu enrouée. Marie découvrit avec étonnement, par un reproche aimable de M. Ménille à son mari, qu'ils habitaient B... En cherchant dans son plus lointain souvenir, elle se rappela, en effet, leur avoir posé des cartons dans sa tournée de visites de noces, et en avoir reçu d'eux. Les Ménille allaient aussi à la corrida et l'on s'y rendit ensemble. Marie, bientôt prise par le spectacle, ne fit plus grande attention à ces nouvelles connaissances. Le cirque lui parut petit ; — le peuple n'avait guère d'enthousiasme ; les taureaux non plus. Pour les humilier, on leur jeta quelques boîtes à sardines vides. Elles firent un effet incongru. Pourtant, dans la dernière course, la bête s'avança avec assez de noblesse, l'œil rouge. Elle éventra quelques chevaux dont on rentra vite les boyaux. En signe de satisfaction, quelques chapeaux tournoyèrent dans l'air et vinrent tomber dans

l'arène, noirs et ronds comme des disques de chemin de fer. Un homme gras, pommadé, pailleté du genou aux épaules, tua le taureau assez proprement, d'un coup. Le sang jaillit ; le taureau s'affaissa.

Marie regarda autour d'elle. Marion était déjà sortie, malade, en nausée. Son mari l'avait directement menée chez le chocolatier. Ce fut monsieur Ménille qui l'en informa par une brusque saccade de sa mâchoire violente. Madame Ménille passait la main sur ses yeux, comme si elle revenait d'un évanouissement. Ceux de Marcel étaient fixés devant lui sur un groupe d'hommes et de chevaux entourant le taureau mort. Quand Marie lui parla, lui aussi fit ce même geste de réveil ou de fatigue.

Madame Ménille dit avec un effort et un sourire, à la cantonnade : « Ce soleil sur ces joyeux oripeaux, cela fait mal. » Ils se quittèrent.

Le soir, Marie interrogea Marcel minutieusement sur ces nouvelles connaissances.

— C'étaient d'aimables gens, disait-il, qu'il avait vus jadis un peu. Au moment de son mariage, ils étaient partis faire un voyage — et depuis, il n'y avait pas eu d'occasion pour se rencontrer.

— Elle n'est pas jeune; et elle n'a jamais dû être jolie?

— J'ignore.

Et Marcel, qui était dans la chambre conjugale, s'en fut sur le balcon. Il se prit la tête à deux mains, ferma les yeux. Les vagues lui entrèrent dans les oreilles avec un bruit formidable, comme dans ces coquilles où elles chantent mystérieusement; il en eut une sorte de vertige — et regarda dehors.

Au loin, sur la gauche, il voyait le phare. Il resta là longtemps à suivre l'alternance de ses feux.

Bien que des cartes eussent été immédiatement échangées, plusieurs jours se passèrent sans que les Desbordes se rencontrassent avec les Ménille. Marion, qui

trottait partout, à toutes les heures, disait parfois en revenant : « J'ai aperçu les Ménille ; j'ai causé avec madame Ménille. » Au bout de trois ou quatre fois, elle lui était conquise. « Ce n'est pas qu'elle soit jolie le moins du monde, ni même spirituelle, — mais je ne sais pourquoi, elle fait, avec son air fatigué, un effet très reposant. N'est-ce pas, monsieur Desbordes? » — Celui-ci acquiesça. — « Quel âge peut-elle avoir? Elle a déjà des cheveux gris. — Gris! vous rêvez! Madame Ménille n'a pas les cheveux gris. » — Déjà Marie avait levé son nez de cette façon flaireuse qui lui était propre. — « Pourquoi n'aurait-elle pas de cheveux gris? Elle est assez âgée pour cela. Quel âge a-t-elle? Vous devez savoir cela, Marcel? Ils ont l'air tous les deux aussi vieux que les collines. — Admettons ! » répondit Marcel qui avait repris son flegme et son air de profonde indifférence.

— Oh! annonça madame d'Oriol un

autre jour, j'ai découvert que madame Ménille jouait de l'orgue divinement. Souvent, le soir, quand l'église Sainte-Eugénie est déserte, elle y va jouer. Il faudra l'entendre une fois, n'est-ce pas ?

Marcel ne répondit pas. Il s'occupait de son fils. Monsieur d'Oriol consentit avec la bonne volonté des indifférents. Marie fit un « m'oui, m'oui » sans conviction. Toute la semaine, vers le soir, elle fut prise de névralgies. On jouait au loto avec les enfants, — puis, lorsqu'un air plus vif entrait par la fenêtre et faisait vaciller la flamme de la lampe, on allait se coucher.

Un de ces soirs névralgiques, Marcel déclara qu'il faisait trop beau pour ne pas sortir, et il ajouta mollement :

— Venez-vous, d'Oriol ?

— Allez-y donc, monsieur d'Oriol, poussait Marie.

— Mais non, il est enrhumé, réclamait Marion, qui n'aimait pas se coucher sans lui et détestait veiller.

Monsieur d'Oriol opta pour le rhume. Marcel sortit seul. Il marcha lentement en fumant son cigare, puis, au tournant de la rue, il le jeta et se dirigea rapidement vers l'église Sainte-Eugénie. Il y avait une musique nègre sur la place girandolée de lampions. Quelques badauds sans conviction formaient autour un cercle mou. Marcel pressa le pas. En entrant dans la petite église, il eut froid. Il la crut déserte. Elle était sombre, et le grincement du violon nègre en troublait seul le silence. Il s'avança dans la nef et, se retournant, aperçut des lumières à la tribune. Quelqu'un, qu'il ne vit pas, remua. Puis, immédiatement, l'orgue joua. Comme il connaissait bien ce largo de Haendel ! — si grave, si reposé, si plein de sérénité. Il se mit à genoux et pleura.

Lorsque madame Ménille, ayant congédié le souffleur, descendit et voulut prendre de l'eau bénite, Marcel sortit de l'ombre et la lui donna.

Elle ne tressaillit pas, le regarda seulement et ne put presque pas sourire. Ils sortirent ensemble — sans se rien dire, marchèrent l'un près de l'autre. Les musiciens ambulants avaient quitté la place ; les lampions dansaient encore au vent, solitaires. Ils ne virent pas une petite ombre — si misérable ! — qui les suivait de loin, et qui, lorsqu'ils se séparèrent au coin de la rue, se sauva à toutes jambes.

Elle n'entendit pas ce qu'ils se dirent en se quittant.

Quand Marcel rentra une heure après, Marie, allongée et hostilement raidie sur le bord extrême du lit, respirait du souffle égal d'un tranquille sommeil. Marcel se coucha sans bruit, et ne bougea pas plus qu'elle une partie de la nuit. Puis, tous deux s'endormirent et, comme Marcel était le plus lourd, Marie roula contre lui.

XVII

OU MARIE ÉPROUVE UNE CUISANTE DOULEUR ET N'EN EST PAS ABATTUE

Marie n'a plus de névralgies, et Marcel ne sort plus le soir. Marion, avec le tact des cœurs excellents, sent qu'il y a quelque chose d'anormal dans l'air. Monsieur d'Oriol, à qui elle demande avis, lui répond de ne point se préoccuper des affaires des autres.

Ce jour-là, un vent soufflait à décorner tous les taureaux d'Espagne. Les nuages emportés n'avaient pas seulement le temps de tomber sur Biarritz. Ils allaient crever ailleurs. La villa des Palmiers, — ainsi nommée d'une nostalgie de son propriétaire, caféier à Dax, silencieuse, était gardée par monsieur d'Oriol qui, le dos dans sa chambre, les pieds à son balcon, contemplait sereinement une bande de mer loin-

taine qu'il entendait s'agiter. Il pensait : « Elle mugit comme une grosse bête » — et goûtait le silence de sa demeure.

Marcel était parti de bonne heure. Les enfants, n'ayant arraché qu'une demi-défense à leur père, s'étaient faufilés un à un hors de la maison, en évitant leurs bonnes fort occupées d'une invasion de puces basques, — des puces de race ! — qu'on voyait sauter sur le plancher, et qui, arrivées de cette nuit, étaient sans doute cause des humeurs agitées. — Marie avait attendu le départ de son mari pour se précipiter dehors, — sans dire un mot à Marion. Et Marion l'avait suivie sous prétexte qu'elle aimait à avoir de l'air dans les frisons de la nuque.

Marie marchait comme d'autres courent. Elle était boutonnée dans un caoutchouc de garçon, et son canotier de toile cirée s'appuyait contre ses sourcils. Elle traversa la ville dans sa longueur et prit la route du phare. Le vent les poussait toutes deux,

puis il s'arrêtait court, tourbillonnait follement sur place en lançant du sable en l'air. Marie fonçait alors au travers, tête en avant, comme si elle traversait un cerceau de papier de cirque. Marion lui demanda où elle allait. Elle répondit : « Je marche ! »

Le temps était peu propice à la conversation. Au bout d'une demi-heure, elles furent au phare. Marie le dépassa. Elle se dirigea vers les rochers surplombant la mer. Marion eut un éblouissement : méditait-elle un suicide? — Non, elle se rendait tout simplement à une sorte de terrasse creusée dans le roc, dont elle avait entendu parler l'autre jour, incidemment, entre Marcel et madame Ménille.

Un escalier taillé entre les rochers y menait. Elle l'aperçut, s'y engageait déjà, lorsque, devant elle, elle vit — le descendant — deux silhouettes. Virant sur les talons, bousculant Marion, elle contourna le rocher et, ayant atteint son sommet, qui présentait une plate-forme couverte de

thym et d'œillets sauvages, elle s'y jeta à plat-ventre. En avançant la tête, elle dominait le corridor en forme de terrasse où venaient de déboucher les deux visiteurs.

Marion s'assit auprès d'elle, réfléchissant. « Si elle fait un mouvement violent, elle perd l'équilibre. Je la repêcherai par son fond de jupe ou par le pied. » Elle n'osait rien dire à Marie qui lui avait déclaré un jour : « Moi, je suis comme les bêtes. Quand je souffre, je ne demande rien à personne. Je vais dans un coin : qu'on m'y laisse en paix. Quand je mourrai, ce sera le nez contre le mur. »

En ce moment, appuyée sur ses avant-bras, le cou tendu, elle avançait dans le vide son nez pâle et ses yeux chauds. Marcel et madame Ménille n'étaient pas directement au-dessous d'elle. Elle les voyait très bien, mais n'entendait guère que quelques mots sans suite, de la voix plus sonore de Marcel. Le vent les lui jetait à la figure. Marcel était un peu verdi,

comme s'il avait froid. A chaque instant, le vent menaçait de lui enlever son chapeau qu'il réassujettissait sur sa tête, d'un coup de main nerveux. Madame Ménille était serrée dans un gros paletot foncé dont elle avait relevé le col. Une grande mèche de cheveux s'était échappée de ses tempes et lui battait la figure. Ah non, elle n'était pas jeune, ni fraîche ! Comme elle avait l'air d'être lasse et triste et revenue — de Dieu sait où ! Mais on n'aimait donc que les vieilles femmes ! Mais à quoi cela servait-il donc d'avoir vingt-cinq ans et la peau fraîche et des cheveux que la vie n'avait pas eu le temps de décolorer ?

Ils regardaient tous deux la mer et cette longue et triste grève qui s'étendait devant eux et se perdait dans le brouillard. Des oiseaux fous passaient en poussant des cris de détresse ou de plaisir. Marcel désigna quelque chose à leur droite, directement en dessous d'eux, et madame Ménille se pencha pour voir. « La grotte d'amour »,

sans doute. — Elle releva la tête et sourit tristement en disant quelques mots que Marie n'entendit pas ; — mais bien la réponse ardente de Marcel : « Vous êtes l'amour de ma vie... »

Madame Ménille se retourna vers la mer. Alors Marcel s'appuya auprès d'elle, et ils restèrent là un long moment sans se regarder, peut-être à causer, peut-être à ne rien dire. Marie ne voyait pas leur visage et n'entendait pas leur voix.

— Cachez-vous, voulez-vous? dit-elle tout à coup à Marion, en la tirant violemment à elle. Ils montent.

Marion s'aplatit comme elle put. Madame Ménille parut au haut de l'escalier. Elle penchait la tête et ne semblait pas s'apercevoir que le vent lui jetait aux yeux du sable, des bris de coquilles, et ses pauvres cheveux gris. Marie, en tournant la tête sur son épaule, la vit se diriger vers le phare et monter dans une voiture qui attendait.

Les grelots tintèrent et s'éloignèrent.

Alors Marie cacha sa figure dans ses bras, et pleura enfin par petits sanglots durs. Marion, accroupie, lui caressa l'épaule timidement. — « Je pleurerai tout à l'heure, se dit Marie, quand je serai seule. » Et elle s'assit à son tour. Elle attendit que Marcel fût passé. Comme madame Ménille, il ne regardait pas autour de lui, ne se retournait pas. Marie le vit se baisser et cueillir dans le sentier que venait de suivre madame Ménille, un œillet. Il s'en alla en longeant la côte, faisant distraitement virer la fleur au bout de ses doigts. Quand il fut loin, Marie se leva et prit pour s'en retourner le chemin le plus direct.

Le menton dans son paletot, elle souffrait, pensait, réfléchissait. Un instinct lui disait que madame Ménille et Marcel ne se reverraient pas. Ils avaient tous deux des figures d'adieu. Elle ne craignait donc pas pour l'avenir. Et que savait-elle du passé? Rien. Tout cela : cette femme

qu'elle trouvait vieille, ordinaire et fatiguée était l'amour de la vie de Marcel ! Elle était la clef de cette nature fermée ; elle était le secret bien-aimé de ce cœur indifférent !

En cette heure, elle comprit quel amour Marcel était capable d'éprouver ; elle ricana en se rappelant qu'elle l'avait cru amoureux des blondes, et qu'elle avait été jalouse de la femme-voyou de la foire de B... !

Une douleur intolérable lui traversa le crâne. Son cœur lui fit si mal qu'elle s'arrêta parce qu'elle ne respirait plus. Elle happa de l'air, avança le menton à la façon des boule-dogues. « Il ne la reverra pas, et moi je suis là. Je suis sa femme, son foyer. Je vaincrai. » — Elle reprit sa marche avec un petit frémissement dans tous les membres.

La pluie se mit à tomber comme d'un broc. Marion avait eu de l'air dans la nuque, elle y eut aussi de l'eau. Elle ne

fut pas fâchée lorsque son pied tâta de nouveau le trottoir solide et uni de la Grande-Rue. Quelle expédition, Seigneur! Quelle joie de retrouver son bon Alfred bien sec, fumant sa pipe tranquillement dans leur chambre, entre sa planche à bottines et sa table de toilette.

Marie avait tout à fait sorti la tête de son col. Ses petites jambes au vent, sentant le chien mouillé, l'œil honnête et fixe, elle écrasait la boue d'une semelle ferme. Elle marchait dans la rue d'un pas de conquête.

FIN

Jad et Nag

I

PARIS

Un soleil étourdissant, tellement brutal qu'il broie toute couleur en un même fulgurant éclat.

Le regard s'irradie, et l'on voit danser des lueurs roses et mauves, d'irréels papillons.

Vive Dieu ! il fait bon sortir d'entre les cierges, et l'encens et la tendresse énervante des orgues — encore un peu émus des inappréciables vœux prononcés :

« Unis — à travers le bien et le mal — unis jusqu'à ce que la Mort nous sépare. »

Ils sortent. Beaux. Décidément beaux. Si semblables, elle et lui, que c'est un inceste pour le regard.

Grands, graves, bien plantés, souples et minces, les jambes longues.

C'est le même teint d'un blanc impos-

sible, la même bouche d'une netteté et d'un mouvement splendide — les mêmes yeux de couleuvre, noirs, et mats comme des cendres.

Les mêmes sourcils jaloux barrent le front d'un ruban droit, étroit, de velours, — au-dessous des mêmes cheveux épais, — noirs, denses, sans éclat, comme du crêpe lisse.

Ils descendent le perron de l'église, rythmiques, extasiés ; unis à cette minute, au-delà du Temps, au-delà du sang, au-dessus de l'esprit.

Un coupé les attend, les emporte dans le violent parfum que dégage un gros bouquet de fleurs d'oranger, enfoui dans une ruche de dentelle.

« — Oh ! la jolie mariée ! Bien du bonheur, mademoiselle ! »

C'est, sur le trottoir, une fleuriste? modiste? trottin? catin?

« — La réciproque ! » crie Jad, et elle lui lance son bouquet.

II

DRESDE

« — Agenouille-toi. Regarde.

« Voici la Vierge, aux yeux hagards,
« non résignés, certes ! — Splendide d'ef-
« froi.

« Et l'Enfant merveilleux au regard
« complexe, qui, d'avoir, comme Dieu,
« compris la vie de l'homme, est à tout
« jamais désolé.

« Tu ne comprendras jamais cela, toi,
« fils de la Terre !

« Et puis, voici que saint Sixte a déposé
« commodément sa tiare sur une tablette,
« d'où des angelots tout ronds de bêtise
« lèvent les yeux vers la tringle — pour-
« quoi ? — des rideaux verts.

« — J'ai vu !

« — Païen !

« Alors, passons à sainte Cécile ! Crois-
« tu que ce soit la patine du temps qui
« mette cette fluidité charmante autour des
« tempes, à la naissance des cheveux?

« Tu lui trouves l'air godiche d'une
« maîtresse de piano?

« C'est bien toi, cela, saugrenu !

« Allons plus loin. — Tu t'arrêtes à
« cette Madeleine? Oui, je l'aime aussi.

« Quel délicieux évanouissement, quelle
« pâmoison exquise de tout son être...

« Quoi, tu bâilles? Tu t'ennuies, peut-
« être?

« Passons en ce cas aux Porcelaines.

« Que dis-tu de ces plats à couleurs
« translucides, vertes et bleues? Le secret
« en est perdu.

« Le secret en est perdu ! Que je les
« aime pour cette phrase charmante...

« — N'y aurait-il pas de grosses poti-
« ches bleues — pour mettre des pieds
« d'hortensias mauves, — de grosses po-
« tiches — un peu genre Mapple?

« — O voyou ! Monstre ! Martyr !

« Tu m'as épousée et tu demandes du « Mapple dans la galerie des porcelaines « de Dresde !

« Le Ciel te réserve des déboires...

« Je ne te montrerai donc pas les poti- « ches uniques, à fonds blancs, laiteux, « dont un épiderme caressant sait seul « découvrir les secrètes beautés...

« Mais crois-tu que ces griffons énor- « mes et roux, ces léopards recueillis dans « leur blancheur de porcelaine, feraient « bien — provisoirement ! — sur chacune « des marches de notre perron ?

« Et où ne mettrais-tu pas volontiers « l'exquise petite autruche aux plumes « troussées en couronne ?

« — Dans mon lit.

« — Mais viens-nous-en aux jardins « royaux.

« J'ai soif des ineffables eaux qui jaillis- « sent comme des voix pures...

« — Crois-tu, à ton tour, dit Nag, que

« les mousses soient vertes, au bord des « grottes encore si ignorées et profon- « des ? »

D'un bond, Jad s'est retournée dans le grand lit.

Ses yeux sombres, qu'elle tenait fixés au plafond durant qu'elle monologuait, glissent par un regard dans ceux de Nag et s'y tapissent !

Elle referme ses paupières, vides.

C'est ainsi que Jad et Nag visitèrent l'Allemagne et firent leur voyage de noce.

Quand Jad ne connaissait pas la ville, elle lisait, du fond de son oreiller, le Bædecker, et — sauf ce qui s'apercevait dans une promenade de santé prise courageusement pendant une heure du jour, — ils ne virent rien qu'eux-mêmes et leur grâce et leur passion.

III

N'IMPORTE OU

Il est là qui s'étire, harmonieusement, devant la glace, et la fleur qu'il tient à ses lèvres semble une joie montée là, du cœur, épanouie là.

Et comme, derrière lui, Jad s'avance en longues foulées, il l'aperçoit dans le miroir d'abord.

Ce visage qui est le sien, et qui n'est pas le même... Cette transposition de ses traits à lui — tellement ! — dans un ton qu'il ne connaît pas...

Inquiet, il se retourne.

« — Jad ?

« — Lâche ! lâche... et menteur ! »

Et elle pointe un doigt haineux vers Nag, qui a compris.

Ennemis instantanés, ils se regardent.

Et c'est bien la même figure aux trois

barres raidies, soulignant l'expression menaçante.

Sous les lèvres retroussées, vindicatives, les dents étincelantes s'alignent.

Sous le front hostile que les cheveux couronnent directement de crêpe, — comme en deuil, — les sourcils raient le front d'une ligne ininterrompue.

Derrière leur haie de cils, les yeux réfugiés, veillent, sans reflets.

Mais voilà qu'entre eux, — incident infime en cet orage ! — une petite rose est tombée...

Des lèvres de Nag, la petite rose est tombée...

Machinal, il se baisse...

C'est peu de chose, une toute petite rose, — entre deux gens que la haine transporte ! Qu'est-ce, en vérité, qu'une rose qui gît sur le sol ?

Pourtant, sa vue a soudain troublé Jad.

Elle frémit en elle-même et rappelle son âme :

« Ame, mon âme, ô Psyché! reviens.
« Ne me délaisse pas à la première ren-
« contre avec le sommeil de l'amour...
« N'est-ce pas le moment de s'approcher,
« la lampe fidèle à la main?

« La goutte d'huile qui fit fuir Eros
« ramènera mon amour...

« — Nag, » dit-elle, et elle s'approche et tend la main vers la petite rose, « donne-moi cette fleur. Je ne sais d'où tu la tiens. Mais qu'importe? Elle est tombée de tes lèvres, elle m'appartient, — comme tes lèvres elles-mêmes, comme toi tout entier.

« Écoute-moi :

« Tout à l'heure, par un hasard brutal, je t'ai aperçu dans une rue. Tu n'étais pas seul; tu étais tendre. Car je connais ton visage, frère du mien : nul ne révéla plus fidèlement son âme.

« Eh bien, à ce moment, ton âme ignorait la mienne.

« Qui est cette femme? Que lui veux-tu?

« — Cette femme... c'est une amie... un ange, je te le jure !

« Je l'ai connue — jadis ; je l'ai rencontrée — hier.

« — Qu'as-tu à faire avec les anges ?

« Regarde au fond de mes yeux, le paradis qui t'appartient. Si tu en ouvres les portes, songe que c'est pour l'exil en des terres inconnues — de toi et de moi... Nul ne rentre jamais au paradis qu'il a quitté... »

Elle s'approcha de lui, plus encore.

« — Vois, dit-elle, nous sommes de taille, de force égales ; nous avons été créés pour lutter l'un avec l'autre, et non l'un contre l'autre, sous peine de nous détruire tous deux. Ce qui nous unit est plus fort que l'amour !

« Je te veux tout entier, car tu es mien, et rien ne satisfera mon être que toi tout entier...

« — Je t'adore. »

IV

JOURNAL D'UNE VIE QUELCONQUE — JOURS QUELCONQUES

. . . . . .

Mardi. — « Je souffre comme une empoisonnée.

« Il sort. Où va-t-il? Quand il rentre, je l'ignore.

« Et lorsque je rentre, je ne sais pas d'où je suis revenue. »

Jeudi. — « L'amour. Je pleure. »

Vendredi. — « L'amour... Ah ! comme je pleure ! »

Dimanche. — « Mon cœur est navré.

« Mon cœur est affolé comme une pauvre bête qu'on poursuit.

« Où se réfugier?

« On te prendra, pauvre bête; on te tuera. »

Un autre dimanche. — « Il dit qu'il m'aime.

« Il amoncelle des preuves : elles sont folles, elles sont fausses, elles sont bonnes...

« Et voici l'amour, si grand que l'angoisse de la mort ne doit pas être plus grande que son angoisse, — et si beau, si follement beau...

« Je suis un jardin qui renaît.

« Il a trop neigé sur ce jardin; il y a des fleurs qui sont mortes à jamais.

« Mais nul ne le saura.

« Je sais des fleurs fausses, plus belles que les vraies, — plus douces, plus embaumées, — plus solides; des fleurs solides, — *solides* — vous dis-je ? Quel affreux malheur ! »

Lundi. — « Foin des âmes ! Qu'on ne m'en parle plus.

« Les corps, eux, ne mentent pas.

« Ne pleure pas, Psyché... Nous t'endormirons sous des roses, — des roses et des violettes, Psyché... Tu ne t'apercevras de rien...

« Tu dis que, toi non plus, tu ne mens pas?

« O Psyché, n'as-tu pas honte ! Tu m'avais dit que tu étais immortelle, — et tu meurs, — je sens que tu meurs en nous, tous les jours... »

V

ÉCRITURE DE FEMME

« Madame,

« J'ai envie de vous voir. Curiosité d'a-
« mateur. N'éprouveriez-vous pas la même
« à mon égard?

« En ce cas, donnez-moi un rendez-
« vous — n'importe où — terrain neu-
« tre.

« Celle que vous savez. »

Le rendez-vous fut à l'église Sainte-Marie.

Exacte, ni plus ni moins qu'une reine, Jad entra.

La nef était déserte.

Les chaises, puisque c'était en semaine, faisaient leurs petits rassemblements autour des piliers.

Jésus, au chœur, était gardé par une étoile.

Dans les bas-côtés, quelques femmes pieuses se prosternaient devant les stations du chemin de croix.

L'une d'elles, — non, vraiment ! — se retourna.

Elle était petite, et mise avec une élégance sobre. Un bouquet de violettes russes entrebâillait son manteau.

Elle s'avança vers Jad, souriant, mais discrètement.

« — Madame !

« — Madame ! »

Et, graves, à deux pas l'une de l'autre, elles se firent profondément la révérence.

« Les manières de la cour, se dit Jad.

« Telles se seraient saluées Marie-
« Antoinette et madame du Barry.

« Son visage est à peine plus fardé que
« le mien — le rouge de ses lèvres est
« d'une meilleure provenance. Mes yeux
« sont plus frais ! — Hélas ! Quelle sottise

« d'avoir vingt ans ! Elle eut cette sottise « il y a fort longtemps... »

« — Venez par ici, madame, disait la voix douce de la parfaite demi-mondaine. Agenouillons-nous en cette chapelle où je me réfugie quelquefois. »

Toutes deux s'agenouillent côte à côte.

Jad, de toute la tête dépasse Perle d'Aumont.

Celle-ci lève vers elle des yeux profonds et instruits.

« — Que je suis heureuse de vous voir, madame ! Il y a si longtemps que je vous devine charmante... Les barrières sociales m'interdisaient votre approche... Vous les avez franchies. »

Tout ceci, d'un timbre exquisement juste.

Comme Jad ne dit rien, son regard si impénétrable, si inéclairé, baissé sur celui de Perle, celle-ci continue :

« — J'aurais tant à vous dire !... Vous aussi, n'est-ce pas ?

« — Non, fait Jad. Je n'ai rien à vous dire, madame. Je voulais vous voir, simplement !

« — Vous me faites trop d'honneur, je vous assure !...

« Mais ici, vous ne pouvez juger de mon âge, — ni de ma santé. Vous ne savez peut-être pas que j'ai trente ans — et que ma vie est condamnée.

« — Nos vies sont toutes condamnées, madame !

« — Mais pas dans un si court délai ! J'ai une toute petite, petite santé, qui ne me permet nul excès, — d'aucun genre ! »

Et elle rit d'un joli rire.

Et Jad s'y joint, afin qu'il se répercute plus loin, — jusqu'à l'étoile allumée aux pieds de Jésus prisonnier.

« — Alors, vous voyez que vous avez peu à craindre.

« Votre mari est mon ami, — simplement, — un peu mon fils...

« — Il a déjà une mère... »

Et les lèvres de Jad se retroussent sur ses dents fortes. Est-ce qu'elle sourit?

Perle d'Aumont ne se décontenance pas pour si peu ; elle sourit aussi :

« — Mais moi, je n'ai pas de fils! »

Jad se lève.

Elle a assez vu ; elle sait.

Elle a plus appris dans ces quelques minutes que dans les vingt ans passés de sa candide vie.

Perle se lève aussi, et avec des yeux ineffables, un sourire tremblant et charmant :

« — Nous sommes amies, n'est-ce pas?

« — Jusqu'à cette porte!

« — Mais alors, — jusque-là, — prenez ces violettes, voulez-vous? »

Perle fait sa profonde révérence de cour.

Jad salue de la tête, gravement, le bouquet à la main.

A la porte, l'air vif l'accueille. Les gens passent vite, le nez pointé vers une affaire, un amour, un dîner.

Dans la rue, au bas des marches de l'église, un coupé correct, sévère, parfaitement élégant, attend Perle d'Aumont.

Jad passe devant, et, d'un geste vif et libre, y jette le bouquet de violettes. —

« — Comme les humains ont peu de variété dans leur geste ! pense-t-elle en s'en allant. Jadis, j'ai fait identiquement le même ! — Il y avait aussi une église, — un coupé, — une fille... »

VI

Jad a vaincu cette fois.

Elle a persuadé Nag ; elle l'a entraîné, enlevé, emporté dans ses bras, dans son amour.

Il semble que rien ne se soit passé entre ces êtres, — et si Psyché est morte, si elle meurt... ou renaît ? — nul ne le sait...

VII

« — Je suis las de mon visage, j'en suis las à pleurer... Jadis, j'aurais baisé ma propre bouche — j'aurais perdu mes yeux dans mes propres yeux — je suis las de ma beauté, las à mourir...

« — Tais-toi, Nag, tais-toi! Demain, je pars; oui, sûrement, tu entends? demain, pas plus tard!

« — Tu pars?... Pour où?

« — Je pars... pour faire le tour du monde! »

« Où est le coq, afin qu'il chante? Voici déjà que je suis reniée deux fois. »

VIII

Vous pensez bien :

Elle ne prit aucun transatlantique.

Seulement, leur vie commune fut comme suspendue.

Ils avaient la même porte pour sortir ; on eût dit qu'ils en avaient deux pour rentrer.

Parfois, ils se joignaient dans l'escalier et se parlaient un instant avec politesse.

« — Vous êtes déjà dans l'Océan Indien, je gage?

« — Dans la mer Morte, Nag, dans la mer Morte. »

Et ils passaient.

Quelque temps s'écoula, pendant lequel leurs rencontres furent plus espacées encore.

Jad évitait presque son mari.

Plusieurs jours, Nag en fut inconscient ;

quelques jours encore, indifférent ; puis, vaguement intrigué.

Tout un quart d'heure, ce jour-là, il l'attendit sur le palier.

Elle rentra enfin.

Son visage, d'ordinaire si uniment blanc, était étrangement coloré.

Pourquoi vint-il à Nag le souvenir de cette petite rose dont Jad avait dit :

« Donne-moi cette fleur. Je ne sais d'où elle te vient. Mais qu'importe ! Elle fleurit à tes lèvres ; elle m'appartient. »

« — Bonjour, Jad !

« — Vite, vite, Nag ! laisse-moi passer. Je suis aux Indes ; je vais de ce pas à Ceylan... »

Et elle avait des yeux étranges, inconnus de lui.

Il sourit, nonchalant.

« — Bonne traversée, Jad ! — »

Elle s'arrêta brusquement.

« Ah, que le coq chante ! J'ai été reniée trois fois. »

« — Nag, viens ! une minute, une seconde ! Il est temps encore, — il n'est que temps ! »

Elle l'entraîne dans le salon clair, où de grandes potiches — qui ne sont ni de Dresde ni de Mapple, — offrent leur giron vaste aux pieds énormes des palmiers.

Elle l'attire, elle l'entraîne, elle l'enlace soudain.

« — Regarde-moi ! reconnais-tu ma face ? Ne vois-tu pas que quelque chose d'irréparable se prépare ?

« Écoute. Dans mes voyages, j'ai rencontré... si peu — tant ! — tout !

« Connais-tu ces lacs si beaux, qu'à les contempler on pleurerait d'émotion grave ?

« Ce serait une ivresse de s'y noyer...

« Retiens-moi ! Toi qui es plus que tout mon amour...

« Songes-tu que tout ce qui est sacré nous lie, tout ce qui est pur, tout ce qui est unique ?

« Tu peux aimer vingt femmes ; aucune ne sera ta femme.

« Quand tout sera terni, vieilli, usé, fatigué en toi, autour de toi, tu te tourneras vers moi qui aurai vécu dans ton ombre, — et il n'y aura aucun de tes mouvements qui n'ait été reflété en moi.

« Mon âme sera le miroir pur où tu retrouveras, jeune toujours, le visage de ton cœur...

« Que feras-tu de mon âme, maintenant ?...

« Étends la main vers ton reflet afin qu'il ne soit à jamais terni... »

Penchés l'un vers l'autre, ils se regardèrent jusqu'aux sources de la vie...

Récit sans ruse

I

« 2 mai 1895.

« Ma bien-aimée brune chérie, je ne puis vous dire quel plaisir j'ai eu ces deux jours!

« Je voudrais être un poète — pourquoi pas genre Rostand? ce n'est pas énorme, mais c'est délicat — et vous chanter des pieds à la tête, avec de petites stations très catholiques. Je ferais, à travers cette enveloppe que j'adore, mes dévotions à ce cœur qui vous rend bonne, au système nerveux tout entier qui vous rend sensible. Si je ne m'arrête pas à la rate qui vous rend si délicieusement gaie, c'est que cet organe n'a pas une apparence assez noble!... Et je reviendrai à la surface pour célébrer votre bouche et vos yeux. Je m'arrête. Dès que je pense à vos yeux, j'ai — pardonnez-moi — mal au cœur! Ce qui fait

l'impalpable attrait du regard m'attire comme un vide qui serait animé et fuyant, — et ne pouvoir l'étreindre est positivement une souffrance.

» J'aime tant vos yeux, après avoir eu si grand'peur de leur tendresse que je craignais devoir attribuer à la conformation spéciale de leur cristallin.....

« Voilà. J'ai rêvé de bonnes longues minutes à la volupté de vos regards, car ils sont voluptueux, car vous êtes voluptueuse, Madame. Vous donnez très vivement cette impression, dès la première vue, et elle augmente à l'examen approfondi de votre anatomie.

« Et maintenant, je reviens à ces deux jours, et suivant votre désir, je les mets en prose, tout banalement, pour que vous les gardiez dans vos archives, avec le récit plus ou moins circonstancié de toutes les heures que nous avons déjà passées ensemble, depuis tantôt deux ans.

« Donc, ma chère chérie, nous y voilà.

D'abord, n'est-ce pas? retrouvée providentielle à Corbeil — et promenade à bicyclette dans la forêt de Sénart, à la recherche de muguets. Cécile n'avait jamais cueilli de muguets de sa vie, comme une brave citadine qu'elle est, et son âme aspirait à ce geste pastoral. Robert en avait cueilli, lui, le veinard. Il en avait cueilli avec sa bonne, vers l'âge de six ans, et son âme ne ressentit aucune violente commotion à la vue de la première fleur. Avouez aussi que lorsqu'on entend la voix grave de la bien-aimée, vous dire, toute confite de contemplation : « Ne trouvez-vous pas, mon amour, que cette fleur ressemble — en plus petit, j'en conviens — à un poteau de télégraphe où il y aurait beaucoup de godets? » on est en droit de ne pas devenir élégiaque. Pour en revenir à Robert, il fut très content de descendre de bicyclette, de s'asseoir exactement sur son mouchoir étendu par terre, et de regarder Cécile aller et venir, se baisser avec de jolies souplesses,

respirer les fleurs avec....Avez-vous remarqué, je vous prie, que les femmes ne respirent pas les odeurs avec le nez? mais avec les yeux, les lèvres, la physionomie tout entière. Les femmes, quand un objet leur plaît, semblent toujours le vouloir baiser.

« Donc, Cécile avait, en respirant ces muguets, cet air de volupté concentrée et concrète que je trouve d'une si admirable beauté.

« Puis, elle se remettait à cueillir, faisait quelques pas, s'éloignait lentement et s'estompait derrière les branchées, un peu roses, un peu mauves, des jeunes arbres nus, — dans cette atmosphère spéciale, bracing and yet languid — si pleine d'arômes devinés, des premiers jours du printemps.

« Cécile, un court instant, a disparu au tournant du sentier, et — ne riez pas, railleuse! — Robert a eu, cet instant-là, le cœur affreusement serré : un tournant de

route — un tournant de vie, l'on disparaît. Affreux! J'en frissonne encore.

« Je n'ai plus le goût à finir le récit de cette journée, à emprisonner sur cette feuille le soleil de ces heures, où tout à coup s'est étendue une ombre presque douloureuse. Songez-vous, Cécile, songez-vous à ce que vous êtes pour moi? Tout, absolument tout. Votre corps, votre esprit, votre bonté, votre charme, tout cela est entré dans ma vie, et je ne sais un coin de moi-même qui ne soit illuminé, vivifié par votre amour.

« Je prévois ce moment où je ne pourrai vivre loin de vous, où il faudra que je me réfugie dans votre ombre pour pouvoir respirer et être content. Tous les jours, des liens nouveaux m'attachent à vous et m'attirent. Je trouve en vous tout ce qui me manque, et vous mettez dans ma vie toute la vie...

« Et voilà que je n'ai pas fini ma « tâche » ! Tant pis. Ecrivez-la, vous. Et à demain, n'est-ce pas?

« Je vous embrasse, et, les mains jointes autour de vous, je vous vénère et surtout je vous aime.

« ROBERT. »

« 3 mai.

« — Voilà, voilà !

« Au tournant de la route, Cécile a vu un cavalier, un charbonnier, une bonne. L'un était laid, l'autre était sale, et la troisième laide et sale.

« Elle est revenue vers Robert. Elle avait cueilli « tous les muguets de la forêt ! » Il y en avait dix-neuf. Robert les a accueillis assez favorablement à sa boutonnière. Mais une fois à bicyclette, il les a déposés avec soin au fond de sa poche de veston, parce que les muguets s'échappaient un à un. Le soir, tous les muguets étaient comme de petites fritures.

« Robert et Cécile ont pris le train pour Melun, séparément. C'est-à-dire qu'ils sont montés à une seconde de distance dans le

même compartiment. Ils se sont ignorés parce qu'il y avait une dame et un abbé qui ont aussitôt entamé un flirt onctueux, un de ces flirts où l'on dirait que l'esprit des gens met des mitaines tricotées avec une croix brodée dessus.

« Alors, Robert a fait des avances à Cécile qui a répondu avec circonspection. En arrivant à Melun, ils étaient bons amis et il s'est offert à opérer le débarquement de sa bicyclette. Sait-on où les a menés cet empressement si naturel ? Sans doute, diront les médisants avec amertume, à une chose plus naturelle encore !

« Mais les plus médisants n'auraient rien trouvé à redire à la solennité de leur manière pendant le dîner, ni à la composition du menu embaumé d'odeurs de fruits.

« Après dîner, Cécile s'est retirée dans sa chambre. Robert a pris le même chemin. On s'est réuni pour causer un peu. Malgré qu'on fût au mois de mai, il y avait un bon feu.

« Cécile s'est assise devant, à croppetons, la tête contre les genoux pointus de Robert. Et ils ont parlé tout doucement « du temps où nous serons vieux ».

« — Ah ! cher bien-aimé ! nous n'étions pas vieux ce soir-là ! et j'ai fait mille facéties du dernier grotesque, dont je ne citerai que « Essais de poses plastiques d'après les tempéraments ».

« Cher, cher ami tendre ! jamais je ne vous remercie assez du soin exquis que vous prenez pour donner à ces vulgaires chambres un air familier par les mille petites choses que vous y envoyez d'avance. Il y a un tapis d'antique soie verte, un vase de cuivre, un petit service à thé qui auront fait quelques voyages ! et ces fleurs partout !... Vous êtes attentionné, soigneux, prévenant comme une femme — ne l'est pas toujours.

« Et puis, qu'avons-nous fait vers minuit ? Nous sommes sortis. Dans la nuit excellente, dans le petit square solitaire,

nous nous sommes promenés une heure au bras l'un de l'autre, silencieux, comme si nous nous aimions !

« Pour combler tout à fait nos cœurs de sensations exquises, une voix d'oiseau s'est épandue dans l'espace.

« Comme je voudrais retrouver toujours la douceur du frisson éprouvé ensemble, et la belle mélancolie dans laquelle ce chant nous a plongés...

« Vous m'avez dit tout bas toutes ces choses tendres dont jamais l'on ne se lasse — en me prenant contre votre cœur.

« Mein unsterblicher Geliebter, je vous laisse sur ce souvenir. Je baise le regard de vos yeux, et vos mains, que j'aime si spécialement pour leur beauté de forme et d'expression... Je crois que c'est la première chose de vous que j'aie aimée. Vous rappelez-vous ? Vous jouiez une novelette de Schumann — la deuxième, — et je regardais si fixement vos mains, qu'ayant terminé, vous m'avez dit à mi-voix :

« Pourquoi regardez-vous mes mains ainsi ?

« Adieu, bien-aimé.

« CÉCILE. »

« 3 mai.

« — Comment, si je me rappelle ! Moi qui me noyais dans la tendresse de vos yeux, je n'en ai pas cru mes oreilles — lorsque vous m'avez répondu, avec cette gravité de timbre qui relève la valeur des mots : « Vous avez un petit poil sur la première phalange du petit doigt ! »

« Où vous verrai-je aujourd'hui ? Il faut que je vous voie beaucoup ces jours-ci, je sens tellement qu'il faut profiter des courts instants de fusion, d'évasion hors de la vie hostile.

« D'abord, puis-je venir chez vous à cinq heures ? J'ai de la musique nouvelle à vous jouer.

« J'embrasse vos mains — en attendant non mieux, mais plus.

« ROBERT. »

II

1er juin.

« Il va venir. »

Entière à sa fonction d'attendre, Cécile de Guiroid répétait les trois mots magiques, — chantonnant, — debout au milieu du salon, les yeux fixés sur la pendule, le dos tourné à la porte.

« Puis, je lui tendrai les mains, de très loin, comme si jamais je ne lui accordais que le bout des doigts... On ne sait jamais avec les hommes... puis... — On sonne. Paletot, canne. La porte s'ouvre — pivot rapide. »

Elle pivote. Elle tend les ongles tout au loin, tout au bout des bras allongés. Effet manqué. Il s'avance et la prend toute dans ses bras à lui, dans ses grands bras qui savent si bien étreindre — et se resserrent.

« C'est comme des serpents de Paradis, vos bras, » dit Cécile. Puis, elle lève la tête vers lui, et une bouche qui tremble...

Ils se lâchent, et titubent un peu, peut-être plus pâles du baiser qui jamais ne les désappointe, ni ne les satisfait.

Robert veut la reprendre, mais elle détourne son mouvement, le confisque. Et c'est avec un air quasi-fraternel qu'elle le mène au piano, le bras de Robert autour des épaules de Cécile.

Robert est compositeur. Il ne se « gobe » pas, comme homme, mais comme compositeur il a encore quelques petites illusions.

Cécile écoute attentivement :

« Il joue comme un ange — comme un ange apprivoisé par le Grand Pan et Maurice Barrès. Sa musique vous pénètre, vous inonde de plaisir, de vague désir, de pleurs qui voudraient couler. Sa musique vous énerve délicieusement. Sa musique est tout à fait nulle. »

Cécile se lève, le renvoie du piano, prend les pages griffonnées, les lit de l'œil d'abord, et comme elle est excellente musicienne, elle les lui joue ensuite, très bien, excessivement bien, — mais sans le truquage du jeu exquis de Robert. Et cela est de la toute petite musique, gentille.....

« Décidément, je n'ai pas beaucoup de génie ! » s'écrie avec désespoir Robert qui s'est écouté sans parti-pris, la tête dans les mains.

« C'est-à-dire que vous avez un génie particulier. Vous nous feriez, lorsque vous jouez, nous pâmer sur du Loti en musique! Tout à l'heure, savez-vous que j'ai failli pleurer? Si je ne vous aimais pas tant, je croirais que c'est pour la valeur de votre composition. — Mais non, c'est bien à cause de ce charme que vous mettez à tout ce que vous faites et qui découle de vos chères mains... »

Et sur la figure spirituelle et gaie de Cécile passe cette onde mystérieuse qui la

rend si belle aux yeux de M. de Garthempe et qui change instantanément son expression habituelle d'enjouement en celle d'une profonde et attirante tendresse.

Garthempe, malgré quelques illusions de son talent, ne saurait garder rancune à Cécile de sa sévérité.

Ils se contemplent en ce moment sans parler, et Cécile se dit : « Comme il est charmant dans son équarrissage d'arbre sain ! »

Un peu massif, avec des extrémités fines, Robert a l'air de ce qu'il est : simple, droit, délicat. Homme tout de même. Et délicieusement distrait. Il glisse dans ses distractions comme d'autres s'endorment ; puis il s'éveille comme un enfant, l'œil candide, et à la bouche un brin de phrase qui ne rime à rien de prévu, mais qui a l'ingénuité d'une fleur.

C'est ainsi que le juge Cécile.

« Quel âge avez-vous, Cécile? » fait-il tout à coup. Voilà deux ans qu'il connaît

son âge, mais le constater lui fait toujours un plaisir frais.

« Trente-deux ans.

— Trente-deux ans ! Vous battez votre plein.

— Regardez. »

Elle s'agenouille près de lui, sous la lampe, relève un peu l'onde souple qui recouvre sa tempe gauche et montre là, tapis — modestes comme des violettes blanches, — quelques cheveux blancs.

« Et regardez ! »

Elle désigne du doigt, au coin des yeux, de légères pattes d'oie.

« Tiens, c'est vrai ! une, deux, trois, quatre, — il y en a quatre, et une petite cinquième qui se forme. Comme c'est intéressant, tout de même, cette lente et progressive usure de l'être humain ! Savez-vous, Cécile, que, dans deux ou trois ans — mettons quatre, — il n'y aura enfin plus que moi qui vous aimerai, plus que

moi pour tressaillir d'amour et de désir à votre vue ?

— Mon pauvre Robert ! dit Cécile en riant, je dois à notre affection de vous débarrasser de cette illusion. Rappelez-vous quel a été l'amour de vos dix-neuf ans.

— C'est vrai ! Madame Blondel avait quarante-cinq ans lorsque, oison grave et désintéressé, je ramassais les sourires qu'elle laissait tomber par ci par là — sans me voir. Allons ! vous aurez tout un collège à vos trousses — auquel vous serez maternelle, avec cette damnable manie des femmes, qui veulent élever comme des poussins l'âme des jeunes hommes. Triste cela, triste ! » — Et Robert attirant Cécile contre sa poitrine, l'y serre en murmurant avec une voix émue d'exquise tendresse, le rêve si souvent répété de tous les vrais amoureux :

« O chère ! chère ! vous prendre, vous emporter, vous avoir pour toujours à moi

seul.... Mais à propos, » — et sa voix redevint quotidienne — « à propos, que diriez-vous d'une nouvelle petite fugue, puisque votre mari s'absente pour quelques jours? une fugue lointaine, oh, lointaine! » — et il fit le geste de quelqu'un qui dépasse l'horizon, « — chez moi où vous n'êtes jamais venue, à une demi-heure d'ici? »

III

Madame de Guiroid n'avait jamais jusqu'alors cédé aux sollicitations de son ami qui la priait de venir le voir chez lui. Elle avait une horreur instinctive de la garçonnière, comme d'une sorte de « cabinet particulier ». Elle craignait les révélations que font le mobilier, les objets familiers, l'atmosphère si intime de celui qu'on ne voit en général que sous les armes, préparé aux regards, ne livrant aux autres que ce qu'il met à l'étalage.

Elle se rappelait encore le dégoût instantané qui lui avait soulevé le cœur, — un jour qu'une curiosité, bien froide d'ailleurs, l'avait fait entrer chez un très charmant garçon qui la courtisait, — à la vue des carrés de guipure qui ornaient les dos des fauteuils. Ces carrés de guipure! Elle s'était penchée pour dissimuler l'expression

de sa figure, et elle avait vu — cru voir peut-être — un long cheveu !

L'aventure s'était terminée là.

« Et puis, se disait aussi Cécile, mon œil est susceptible ; il y a pour lui des étoffes, des meubles offensants. » Cette fois pourtant, Cécile vainquit ses puérilités, se laissa convaincre, séduite surtout par l'idée de ne perdre aucune minute de ces instants d'intimité, en voyage et en complications de prudence.

Ils arrêtèrent donc les détails de la fugue lointaine.

Monsieur de Garthempe habitait l'Ile St-Louis. Il aimait ce très vieux quartier tranquille qu'aucun snobisme n'avait encore envahi. Il aimait, pour y arriver ou en sortir, la flânerie le long des quais, la station badaude à l'étalage des bouquinistes. Accoudé aux parapets d'un pont ou d'un autre, ses yeux, accoutumés à leur panorama, en savouraient en connaisseurs la diversité et la beauté.

Lorsqu'il rentrait le soir vers sept heures, il s'intéressait aux jeunes physionomies des étudiants et carabins qu'il croisait ; aux masques banals, tragiques ou gais des êtres rencontrés, tremplins pour l'imagination des désœuvrés. La nuit qui tombait prêtait du mystère à ces berges baignées d'une brume légère, à l'ombre épaissie sous les ponts, et dont l'opacité était percée de lumières filant sur la Seine luisante et mate, comme des insectes phosphorescents. Cécile goûta le charme fugace de toutes ces choses, et tandis qu'ils marchaient de l'allure rythmique et vivante des êtres sains, ils en parlaient avec cette compréhension souple et légère qui semblerait être la belle santé de l'esprit, si cela ne forçait à mettre parmi les maladies intellectuelles, la robuste bonne foi qu'ont certains êtres, à ne pas s'égarer dans l'intelligence des intuitions et des contingences.

L'union de leur esprit était d'un tel appoint dans le charme de leurs relations,

qu'il eût suffi à les rendre désireux de la présence l'un de l'autre.

Ainsi songeait Cécile, en repassant plus tard dans son esprit ces quelques heures d'idéale, quoique positive, félicité, épanouie dans un décor où tout concourait à ne gêner en rien son essor.

Elle avait été, s'avouait-elle, délicieusement surprise du logis de son ami, — vieux petit hôtel d'une sobriété, d'un ordre tels, d'une propreté si minutieuse, qu'elle éclatait aux yeux comme une lumière et équivalait à une grande élégance.

Les meubles de bois cirés reluisaient, — les parquets, les cuivres brillaient comme des glaces ; dans les vases de cristal où l'eau paraissait de l'air pur, des fleurs plus pimpantes qu'ailleurs, trempaient leurs tiges. Les cheminées étaient carrelées ravissamment de delft jaune et bleu, et mettaient dans ces pièces, sans bibelots, sans chiffonnages d'étoffe, la gaîté vivante de leurs feux clairs.

Si d'excellents fauteuils profonds et bas, recouverts de façon discrète, n'eussent offert leur bienveillant accueil, jamais on n'eût pu supposer cette demeure presque austère dans sa simplicité, celle d'un tendre, d'un oisif musicien.

Ah ! par exemple, il la comprenait, l'aimait, la savait, la musique des maîtres ! Il l'interprétait merveilleusement. Cet instrument pauvre et froidement cristallin qu'est un piano, devenait des voix vivantes. L'âme, le corps de Robert, son être tout entier semblait se dissoudre dans les harmonies admirables, ne faire plus qu'un avec elles, se perdre avec elles dans l'infini, et, emporté par leurs flots, revenir aux rivages de la vie réelle, brisé de leur bercement orageux et magnifique, l'âme à vif, tremblante dans sa nudité.

Ce soir-là, entre autres, Robert livra son être entier, et lorsqu'il se leva, il tremblait, muet, le visage décomposé par l'émotion.

Cécile, troublée jusqu'à la moelle et par

la musique et par le fluide que dégage un semblable don de la personne intime de l'aimé — lui ouvrit ses bras. Il se laissa tomber à ses genoux. Tandis qu'elle le serrait sur sa poitrine, il frissonnait.

Une pareille étreinte était presque solennelle, et leur amour eut, cette minute-là, quelque chose de cet admirable et large frémissement que donne aux élus la présence fugitive d'un dieu.

Dans les heures d'amour, on n'a conscience que de celle de la séparation. Prenant dans un dernier regard le charme pour ainsi dire spirituel des choses parmi lesquelles elle avait été heureuse, Cécile se demanda : « Quand reviendrai-je ? »

Quand elle reviendrait, les glycines agitées par le vent, ne taperaient plus mollement contre les petits carreaux aux châssis verts.

« Mon enfant, ma sœur,
« Songe à la douceur... »

murmura madame de Guiroid, en souriant à Robert sur le seuil de la porte.

Quand elle fut partie, il réfléchit une seconde, puis alla à son bureau, et lui écrivit.

IV

Madame de Guiroid n'était point veuve, et l'on pourrait conclure que monsieur de Gartempe était son amant. Ceci n'est pas absolument prouvé. Et d'ailleurs, s'ils se sont aimés à travers l'aventure charnelle, cela ne regarde personne. En tous cas, ils s'aimèrent malgré cela et bien au-delà. Par une grâce divine, spéciale et rare, ils s'aimaient suivant les trois degrés : de corps, de cœur et d'esprit ; et quand, la Grâce devenant terrible, monsieur de Guiroid mourut, — après l'horrible secousse qu'amène le spectacle de la mort, la séparation brutale d'avec cet être qui marche dans votre sillage et respire jour et nuit « l'air de vos narines » — oui, après son temps de veuvage, Cécile de Guiroid accepta de lier à tout jamais sa vie à celle de Robert.

Et il semble bien que là seulement commença leur vraie liaison.

Alors seulement, ils se connurent. Alors seulement ils se virent comme ils étaient, et non d'après le mirage de leurs rencontres mondaines, de leur rapprochement furtif. Dans leur amour d'avant le mariage, dans cette sorte de nuit qui enveloppe ceux que la vie hostile sépare, — parfois, à la clarté d'un violent éclair d'amour, ils avaient aperçu leur vrai visage, leur âme nue — et ils avaient frissonné du désir de s'étreindre en vérité. Maintenant, les voiles de la nuit se levaient un à un, et sans trop s'en rendre compte, chacun corrigeait petit à petit en lui-même, l'image idéale et un peu convenue qu'il s'était faite de l'autre. Un jour que, dans un accès de distraction, Robert avouait cela à Cécile, celle-ci, qui, en femme un peu positive, avait vu plus juste, et avec, aussi, une conscience plus sûre de leur vraie valeur, répondit en riant : « Après tout, qu'importe si nous

grattons toute la croûte de dessus ! Ce n'est que de la dorure sur de l'or? »

C'est vrai qu'ils étaient bien des braves gens, ces deux-là — mais ils étaient des créatures de chair et d'os aussi avec leurs manies particulières — et puis avec les grandes lignes d'humanité si simple, un peu faible, un peu égoïste...

V

Ils voyagèrent deux mois.

C'est trop long, à moins qu'on n'ait du sang de bohémien. Un monsieur qui aimait résumer, dit excellemment : « L'esprit aime les voyages ; le cœur aime les séjours. » Le foyer n'est pas un vain mot, n'est pas seulement où cela flambe ; il est où l'on peut mettre des chenets, établir un feu sûr, avec le coffre à bois à côté. Il est humain de désirer marcher un peu et s'asseoir longtemps. Quant à se coucher, c'est encore ce qu'on fait le plus facilement partout.

Cécile prit des notes dans bien des musées.

Robert trouvait cela inutile : « Pourquoi se forcer à retenir quoi que ce soit? on s'assimile, ou on ne s'assimile pas. Si on s'assimile, il n'est pas besoin de se rap-

peler ; — si on ne s'assimile pas, cela ne vaut rien : l'on se surcharge. »

Et après de longs regards à un ou deux tableaux, il allait aux fenêtres des musées et regardait dans la rue.

Cécile le rejoignait, son petit crayon aux dents, en cigarette. La rue l'amusait aussi ; elle cherchait les jolies figures, épiait des vestiges de costumes. Lui s'intéressait aux races.

Et puis surtout, il s'intéressait à l'amour : « Viens, rentrons causer ! tu es plus belle qu'un beau tableau... »

En errant à l'aventure, ils arrivèrent à une plage de la mer du Nord. Elle plut énormément à Cécile. Le temps était légèrement gris et d'une limpidité adorable. Elle vit que, à droite, la mer gaie et le ciel tendre se mariaient, et l'on s'apercevait à peine de leur point de contact. Puis, tous deux, unis plus étroitement au milieu de l'horizon, étaient fondus ensemble à gauche, bien loin, dans un éblouissement de

lumière liquide, — comme en des noces d'argent. Elle eut une sensation puissante d'immensité, d'éternité, — ces flots mystérieux la baignaient de vertige heureux.

Elle fut émue d'être sur cette belle plage déserte avec Robert, mais elle dit simplement : « Seuls les oiseaux et les coquillages, et peut-être les enfants, sont à leur place sur de tels rivages. »

Robert n'entendit pas. Il dit à son tour : « Quelle petite mer de rien du tout ! pas une vague ! C'est à peine si la mer du Nord a une profondeur moyenne de trente à cinquante mètres ! »

Elle répondit avec un sourire : « Voilà bien ces imaginatifs ! Il se dit que s'il était un géant, il ne se mouillerait pas les chevilles dans la mer du Nord, et ça lui déplaît. Moi, j'y trouve, sans réfléchir, une sensation d'infini, de profondeur, et je suis heureuse.

— Je ne blâme pas votre mer du Nord ! Je dis simplement qu'il est impossible d'y

voir les lames splendides de l'Océan! Comment se produiraient-elles? Je ne veux pas détruire vos sensations, je voudrais les étayer sur un sentiment juste des choses. »

Il avait parlé avec la précision un peu sèche du monsieur qui sait tout. Comme elle ne répliqua pas, il en eut un peu de honte d'avoir été pédant, et ajouta tendrement :

« Tu riras, ma chérie! Je te rêve en petite sauvagesse, nue, dans une caverne du bord de l'Atlantique. »

Ils se sourirent, et Cécile, un peu plus tard, en passant devant un kiosque de la jetée-promenade, voyant une plume de paon, l'acheta pour compléter son futur costume.

Robert, qui avait oublié leur discussion, pensa : « Voilà en vérité un souvenir typique d'une plage de la mer du Nord ! Que les femmes sont fantaisistes ! »

Ils revinrent, en flânant, par la Hollande. Cécile aimait son air apaisé, ses moulins

fous ou alanguis, cette douceur grise et si extraordinairement transparente de son atmosphère.

Robert trouvait la Hollande bien symbolisée par son fromage gros et rond.

« Vous l'êtes si peu! » disait-il à Cécile, — avec une admiration tendre de ce qu'elle fût mince sans être maigre, avec l'air d'un joli oiseau créé par Dieu et remanié par Villiers de l'Isle-Adam.

VI

Leur voyage se termina chez les parents de Robert, à qui il devait présenter sa femme. Très originaux et devenus égoïstes dans leur quasi-solitude, ils avaient prétexté une maladie de l'un, assez grave, soignée par l'autre, pour ne pas assister au mariage, qu'ils désapprouvaient, somme toute. Ils ne connaissaient donc pas leur belle-fille, à qui ils portaient un intérêt pointu.

Après une longue route passée en descentes et montées raides, au gré de chevaux maigres et vifs, par une nuit noire, le nouveau ménage, un peu ensommeillé, arriva au château de Montrésor. La voiture s'arrêta ; Cécile distingua des marches, une sorte de perron ; Robert, la précédant, poussa une porte. Et dans la baie de lumière,

Cécile, les yeux clignotants, aperçut un groupe animé et parlant fort.

« C'est nous, mon père ! la voilà ! »

Et il s'avançait, empressé.

Une voix cria :

« Le tapis ! Robert, le tapis ! »

— C'est vrai ! » fit Robert en riant, et, se retournant, il indiqua à Cécile qu'il fallait suivre strictement le petit tapis, qui menait de la porte à la table du milieu, et préservait ainsi de la boue du dehors le parquet merveilleusement ciré.

Rassuré, le groupe se leva, se désagrégea. Cécile fut fraîchement serrée dans quelques bras.

Elle vit une petite dame tapaude, de teint opaque, avec des yeux vifs, noirs et ronds, comme des raisins de Corinthe dans une crème. Elle vit deux hommes secs, longs, avec, je ne sais où, un air de gendarme ; puis, une silhouette grande et souple qui, un instant dressée, se recula dans l'ombre et se tassa dans un fauteuil. « Ma mère !

Mon père ! Mon oncle Conrad ! Tiens, ma cousine de Villefeu ! »

On se rassit, comme si les nouveaux venus faisaient dès toujours partie de la maison, et sans plus s'occuper de Cécile, la discussion continua :

« Comment le mangerons-nous? » — « Mais qui l'a vu? » — « Moi — et je dis que — vu sa façon de coucher les oreilles, c'est une femelle. » — « Eh bien, mais alors ! Jean-Marie ne s'était pas trompé : il l'avait bien aperçue il y a huit jours, près du tumulus ! Fais prévenir le garde, Conrad ; nous partirons de bonne heure demain matin ; il faut devancer les braconniers. »

— « De quoi parle-t-on? » demanda poliment Cécile, un peu dépaysée. — « Du lièvre », répondit mystérieusement l'oncle Conrad. Elle sembla étonnée, ses sourcils se levèrent un peu, mais elle lui sourit, car il avait, malgré son air de vieux gendarme, des yeux de feu d'une jeunesse inouïe. Au bout d'un moment pendant lequel la

conversation continua de rouler sur l'excitant sujet du lièvre aperçu, Cécile demanda la permission de se retirer.

Arrivés dans leur chambre, Robert, heureux, se mit à faire le tour des murs, retrouvant un à un de vieux petits souvenirs très chers. Cécile bâillait éperdument.

« Eh bien, comment les trouvez-vous? lui demanda-t-il, du bout de la chambre où il examinait une vieille aquarelle du Vésuve, faite par sa mère, avec le soin minutieux qu'on eût pu prendre à copier une puce à la loupe.

« Malhonnêtes comme tout ! »

— Quoi ! »

Robert, accoutumé à ses parents, et retombé d'emblée dans ses habitudes vieilles de trente-cinq ans, n'en croyait pas ses oreilles.

Il se retourna et aperçut en Cécile deux petits yeux durs qu'il ne lui connaissait pas : il n'avait jamais vu Cécile confrontée avec des êtres antipathiques à sa nature.

Il fronça le sourcil et parla du respect des parents avec une certaine dignité froide, contraire à ses habitudes.

Il termina :

« Vous oubliez que ce sont des personnes qui ont le double de notre âge, et que, à cause de cela même, nous devons respecter leurs façons d'être.

— On ne respecte pas les vieillards par ce qu'ils sont vieux, mais parce que, en général, ils deviennent plus dignes de respect en vieillissant », répliqua Cécile, excitée par la sévérité inattendue de son mari — jointe à l'impression désagréable que lui avait faite sa nouvelle famille. « Mais s'ils sont égoïstes, et leurs manières laides, ils deviennent plus insupportables que ne sont les jeunes hommes, et aussi peu vénérables. »

Il y eut un silence, pendant lequel Cécile et Robert, dramatisant cet instant d'imminent orage, se virent au-dessus du gouffre affreux d'une première querelle conjugale.

Tous deux sentirent la disproportion du battement de leur cœur avec le sujet qui le causait, et se firent un effet pitoyable et enfantin.

Cécile, qui n'avait aucune vanité, courut à son mari : « Pardonne-moi. J'ai eu tort. Mais réfléchis, mon amour ! représente-toi cette arrivée, en la dégageant de tes sentiments filiaux qui se retrouvent chez eux dans cette atmosphère, j'ose le dire, originale ! J'imagine qu'avec le temps, je découvrirais tout le bon de ces nouveaux prochains. Ne m'en impose pas tout de suite la foi aveugle ! »

Robert était fondu, depuis les trois premiers mots de ce discours.

Pendant ce temps, devant la table de l'antichambre où chacun prenait son bougeoir pour monter chez soi, on discutait la « femme de Robert ». — « Moi qui la croyais une grande jolie femme ! » — « Elle est lisse et légère comme un oiseau », dit Conrad. — « Elle a des yeux d'ouistiti

mélancolique », dit Madame de Villefeu, « et un long nez gros du bout. » — « Mais une bouche délicieuse, dit encore Conrad, et un ovale charmant. » — « Un peu trop élégante », fit la belle-mère. Le beau-père ajouta : « C'est un petit bout de femme de rien du tout; elle doit n'avoir que la peau et les os. »

L'oncle Conrad pensa, sans le dire, que sa nouvelle nièce était charmante, et qu'il avait jadis rêvé d'une petite princesse délicieuse, qui lui ressemblait, et qui était au Louvre, peinte par Clouet.

VII

Le lendemain, à l'aube, Robert partit pour la chasse avec son père et son oncle. Cécile dormait et ne s'éveilla que tard. Elle bondit à la fenêtre, l'ouvrit et regarda dehors.

Il y avait devant le château une terrasse sablée, bordée à droite et à gauche de bouquets d'arbres. Un mur bas, en grosses pierres roses, la terminait, enguirlandé de pétunias.

Puis, le sol dévalait brusquement, recouvert de fougères rousses et de genévriers.

L'œil ensuite suivait, d'abord étranglée entre des collines rudes, une vallée qui allait s'évasant vers un second plan de plaine vaste : champs de maïs et prairies maigres.

Des montagnes peu hautes, d'un bleu de

lin, de forme légère et charmante, très au loin fermaient l'horizon.

Du ciel net tombait une lumière exquise.

Au-dessous d'elle, on chantonnait. Elle se pencha, et vit madame de Villefeu appuyée sur la balustrade du perron. Cécile admira cette silhouette; ce dos avait une ligne pure, ce corps une grâce jeune, animale et luxuriante.

« Madame de Villefeu! »

La jeune femme sembla hésiter, puis, avec brusquerie, se retourna. Cécile, alors, qui l'avait peu regardée la veille, aperçut le visage le plus inattendu. Il était à la fois ardent comme la vie, et suave comme un rêve. Quelque chose de vif et de sauvage dans les regards faisait songer à ces oiseaux, alouettes et hirondelles, qui vous frôlent hardiment de l'aile, mais qui ne s'apprivoisent jamais. Il était d'une expression complexe et inquiète. On songeait, en le contemplant, à quelque paysage fait d'orage

et de soleil — pourtant harmonieux et définitif.

Cécile fut émue : quelle âme existait dans ce corps? Elle pensa à la vie hostile aux belles choses. Elle éprouva une compassion pour cette jolie créature abandonnée presque au lendemain du mariage, par un mari imbécile.

Cependant, elle échangeait avec la jeune femme quelques paroles oiseuses et gaies, qui volèrent de l'une à l'autre, comme d'insignifiants et jolis papillons.

La journée fut un peu longuette. Ces messieurs, après la chasse du matin, déjeunaient chez quelque voisin, et ne rentreraient qu'à la nuit. Madame de Gartempe la mère, ayant les yeux fatigués, ne faisait rien tout le jour, mais elle causait intarissablement. Elle avait beaucoup lu, et malheureusement beaucoup retenu. Douée d'une imagination révoltante, elle s'inspirait des aventures lues pour composer à ses voisins et ses proches des vies mouve-

mentées d'aventuriers, d'incestueux, d'emprisonneurs et de félons. Cécile eut des étonnements et prit un certain temps pour en revenir.

Elle conquit un peu sa belle-mère, en l'écoutant avec un air de profond recueillement. « Ma chère enfant, lui dit celle-ci, vous savez écouter ; c'est une grande qualité, disait ma mère. A propos, quel âge avez-vous ? — Trente-cinq ans, Madame. — Trente-cinq ans ; et de quel mois ? » — Et lorsqu'elle sut la date exacte, elle s'écria avec complaisance : « Ne croyez-vous pas à la transmigration des âmes ? Vous êtes née deux jours exactement après la mort de ma pauvre mère, vous portez son nom, et maintenant que j'y songe, vous lui ressemblez un peu : Pourquoi son âme ne serait-elle pas dans votre corps ? »

L'idée d'être, pour si peu soit-il, la mère de sa belle-mère ne souriait pas à Cécile. Mais elle dit en riant : « Oh ! Madame, pourquoi n'aurions-nous pas chacun une

belle âme jeune et neuve? N'est-ce pas terrible d'apporter en naissant une âme ayant des courbatures peut-être et des habitudes qui cadrent mal avec le nouveau corps qu'elles animent? »

Sa petite figure mince était toute vie et mouvement, ses yeux aux courts cils courbes étincelaient d'une jolie lumière. Marie-Rose de Villefeu, qui l'épiait tout en brodant, ne reconnut pas les yeux d'ouistiti mélancolique, et eut besoin de penser que le bout de son nez était gros, pour le voir. Elle se replongea dans son ouvrage sans dire un mot.

Madame de Garthempe ne voulut pas entrer dans les vues de sa belle-fille et se mit à parler de sa voisine, madame de T..., qui le soir, dans sa chambre, appelait son valet de pied pour lui donner des boutons de manchettes. Cécile n'écoutait plus.

Enfin arrivèrent ces messieurs. On avait battu le bois de gauche, celui d'en face, attendu dans le vallon, arpenté la brande,

— pas trace de lièvre. Mais à déjeuner, à cinq kilomètres de là, leur hôte avait raconté qu'il avait entendu un coup de feu vers cinq heures du matin. Sans doute un braconnier. En effet, le lendemain, un fermier connu comme tel apportait, pour le vendre, un lièvre un peu maigri d'avoir trop couru.

Ce jour-là, une violente discussion agita la maison : comment mangerait-on le lièvre? Ce fut une bourrasque. Monsieur de Garthempe s'empoigna avec Conrad à ce sujet. Madame de Garthempe agacée finit par les faire taire en imposant sa volonté d'une façon péremptoire. Marie-Rose lisait. Robert observait sa femme avec amour. Cécile, assommée et de plus en plus désorientée, regardait tout le monde et se taisait.

Le surlendemain, on discuta longuement sur l'emplacement probable des cèpes de la dernière pluie. Cécile, pour dire quelque chose, demanda s'il y avait aussi des ver-

dets. Non, ici c'était du poison, mais il y avait des girolles, seulement la cuisinière ne savait pas les faire ; les cèpes, par exemple, étaient une pure merveille. Et le jour suivant, toute la famille munie de paniers se mit en chasse, chacun se fiant à son flair, gardant jalousement le secret de ses trouvailles. Cécile, qui ne connaissait pas les finesses de ce sport, au bout d'une heure d'une marche fureteuse et infructueuse, rentra à la maison. Marie-Rose avait déjà disparu.

Robert, fumant une cigarette, s'égara dans les futaies du parc. Il rêvait, et son âme était nonchalante. Tout à coup, il aperçut de loin la jeune femme. Elle s'avançait en ligne directe vers lui. Elle tenait des fleurs. Quand elle se fut rapprochée et qu'il distingua ses traits, il fut frappé de leur expression d'animal indompté, qu'il n'avait jamais remarquée. Comme il allait vers elle, lui souriant, et s'apprêtait à lui parler, elle le flamba d'un regard oblique, et

sans dire un mot, sans sourire, le dépassa d'un pas rapide.

Robert resta sot. Il s'arrêta, crut réfléchir, et tournant sur ses talons, se mit machinalement à la suivre. Elle marchait très vite. Sa silhouette se détacha nette sur le fond vert. Il nota les raies de lumière qui sur ses cheveux dessinaient un filet mouvant. Tout à coup, il se demanda ce qu'il faisait là, sortit de sa songerie, s'assit sur un tronc d'arbre et se dit : « Tiens, tiens... » Mais très honnêtement. Et lorsqu'il rentra et retrouva Cécile, il ne pensait plus à Marie-Rose.

Les jours pesaient à Cécile. Elle n'aimait pas la campagne ; celle-ci, en particulier, n'avait rien de séduisant : la vie y était monotone, les personnes lui semblaient décidément d'une autre espèce qu'elle, sauf l'oncle Conrad, colère dans la vie pratique, strict dans la vie morale, visiblement tourmenté par les conflits de la vertu et de la chair, — et l'inquiétante

Marie-Rose. Aucune visite ne venait changer les idées de ces braves gens. Si par hasard on entendait un claquement de fouet ou des grelots, aussitôt toute la maisonnée disparaissait comme par enchantement, et les visiteurs apprenaient que monsieur de Garthempe était à la chasse, monsieur Conrad en voyage, madame Rose à la ville, et madame de Garthempe momentanément au lit. Lorsque le nouveau ménage parla de faire des visites, on assura à Cécile que les voisins étaient tous des gens insupportables, à ne pas voir. Cécile n'en revenait pas, que Robert fût le « fils de cette maison », et surtout qu'il ne s'y ennuyât pas. Mais non ! enclin à la rêverie, nonchalant, liseur, il était heureux, possédant au milieu des horizons de son enfance, la femme qui résumait pour lui tous les plaisirs de la vie et tout le bonheur. Il causait avec elle, se promenait en fumant, lisait des livres scientifiques, s'occupait vaguement de Marie-Rose qu'il avait connue

jeune fille, qu'il admirait comme une très belle créature, qu'il plaignait, et qui le fuyait, il ne savait pourquoi.

A l'autre bout de la France, la mère de Cécile tomba malade. Bien que ce ne fût pas grave, Cécile, excédée de cette vie de zoophyte, ne fut pas fâchée de changer un peu d'atmosphère. Elle prit assez gaiement son parti de quitter son mari pour quelques jours.

Robert fut absolument désorienté. Tout lui manqua, le premier jour de cette absence, et il faillit partir la rejoindre. Puis, il vit que ce serait absurde et se résigna à patienter.

D'ailleurs, il eut tout de suite une légère distraction.

Du jour au lendemain, Marie-Rose changea envers lui. Elle sembla prendre à tâche de peupler sa solitude, et sans beaucoup se parler, ils étaient souvent ensemble.

Le soir, il venait la rejoindre à la balustrade du perron où elle s'accoudait. Elle se

retournait en l'entendant venir, et, sans sourire, faisait un geste gracile et prompt vers la belle nuit, et reprenait sa pose première.

Les étoiles étincelaient comme les phares de célestes plages apaisées et lointaines. Une fraîcheur montait de la vallée baignée de brume, avec des odeurs de feuilles et de fleurs.

Une fois, Marie-Rose se pencha vers lui et murmura tout bas, d'une voix de mystère : « Il y a dans ce magnolia un oiseau qui m'aime. Je l'attends. Il va chanter. »

Comme s'il n'eût attendu que ce signal chuchoté, la voix d'un rossignol s'éleva, pure, fluide, de cet accent incomparable et unique, qui réveille au cœur toutes les poésies et toutes les tendresses.

Marie-Rose et Robert, le front tendu vers le coin perdu dans la verdure où s'élaborait le quotidien et prestigieux mystère, n'existaient que pour ce ciel étoilé, cette

voix dans la nuit : « O rossignol, cousin de celui de Melun ! » — ne pensa pas Robert.

Il rentra se coucher, un peu engourdi. Il pensait à Marie-Rose, à la voix mystérieuse dont elle lui avait dit : « Il y a dans ce magnolia un oiseau qui m'aime » et quelque autre phrase qui traitait des elfes qui dansaient au milieu des pelouses sous les étoiles roses. Il pensa que sa voix était étrangement voilée par moments, que ses manières avaient un mélange de grâce, d'abandon et de passion, — que ses yeux, timides et hardis tour à tour, avaient des expressions d'une effrayante douceur.

« Dangereuse et pauvre jeune femme ! » pensa-t-il. En pénétrant dans ses draps, il l'oublia totalement. Il sourit à la rose que Cécile l'autre soir avait attachée au-dessus de leur tête — et qui maintenant distillait une vieille odeur de sérail, et enfonçant son nez à la place où reposait d'habitude la tête de sa chérie, il tâcha de retrouver son parfum.

Malgré la belle saison, il eut froid et dormit mal.

Le matin, de sa fenêtre, il apercevait Marie-Rose. Elle traversait la terrasse avec une grâce légère ; elle revenait, montait les marches ; sa robe claire, ses cheveux, semblaient rapporter du soleil.

Durant le jour, ils faisaient des promenades ensemble.

Elle avait l'intuition la plus complète des coquetteries dangereuses.

Elle eut les regards directs, — les brèves paroles dénuées d'artifice qui sont le manque de pudeur de certaines franchises ; elle eut les regards fuyants, les silences, les physionomies en-allées, faites pour dérouter ou exaspérer ; elle eut des nonchalances de parler et d'attitudes, puis des gaietés soudaines pleines de grâce folle.

Un soir, pour lui seul, elle dansa sous la lune, grattant d'une main nerveuse, trois cordes sourdes de guitare. Elle dansa, tourna, ondoyant dans la nappe de lumière

que faisait la lune, — puis disparut dans l'ombre d'un massif d'arbres, et ce soir-là, ne reparut plus aux yeux de Robert.

« Diable, diable! pensait Robert. Est-ce que vraiment cette petite...? »

Et il écrivit à Cécile : « Mais reviens donc, ma chère vie! Dieu merci, je ne suis pas envoûté, mais il y a ici une petite elfe qui va me rendre ridicule! »

Une tendresse lente s'infiltrait dans les manières de Rose, dans sa voix; une passion grandissait la sauvage splendeur de ses yeux.

« Si je la remettais au point? » se demandait Robert. Puis il craignait de la blesser. Alors, il prit un air grave, prétexta des courses obligées, ne rentra qu'à la nuit, fuma sa cigarette dans sa chambre, et se trouva grotesque.

Enfin, Cécile télégraphia : « J'arrive. »

Et il prit le train pour la trouver à la dernière station. Ce fut une joie si grande qu'ils sanglotèrent. Et comme il n'y avait

qu'une heure de trajet, ils ne surent que se regarder avec des yeux en étoiles, en se tenant les mains.

Cécile, très fatiguée de son long voyage, monta se coucher sitôt après dîner.

Robert, pour attendre décemment qu'il pût la rejoindre, se mit au vieux piano relégué dans une pièce attenante au salon; la porte resta ouverte et Marie-Rose l'y suivit.

Robert joua n'importe quoi, — nerveusement et mal. Marie-Rose, qui aimait la musique pour la sensation nerveuse qu'elle lui procurait, s'était assise derrière lui. Elle l'écoutait, mais les sons n'arrivaient à ses oreilles qu'à travers les battements de son sang.

Gêné de cette présence qu'il sentait plus qu'il ne la voyait, Robert s'arrêta. Il entendit distinctement le craquement irrégulier, irritant de son corsage de soie. Ce bruit, très léger pourtant, exaspéra la tension de ses nerfs. Il se retourna brusquement — et la vit.

Elle le regardait avec des yeux étranges, un regard violent de « possédée ». Il eut l'intuition qu'elle était possédée en effet par une sensualité qui la prenait corps et âme, en faisait tout à coup une créature inconnue, presque effrayante, et dont la sensation physique était absolument maîtresse.

Extrêmement troublé, il lui dit à mi-voix :

« Qu'avez-vous? »

Elle ne détacha pas son regard, qui prit une violence plus chaude, et ce fut toute sa réponse.

Alors une infinie pitié envahit le cœur de Robert, et lui prenant la main, il lui dit avec douceur : « Petite, petite! Vous avez la fièvre. Montez vite vous coucher. »

Lui-même monta avec elle, qui s'abandonnait comme une pauvre chose honteuse. Arrivé à la porte de sa chambre, il lui baisa légèrement la main — et courut chez Cécile. Le cœur lui battait fort.

Elle était couchée et l'attendait, sa petite

figure spirituelle tout attendrie — et es yeux pleins de douceur et de paix.

Il s'agenouilla sur le bord du lit, et mettant sa tête sur l'oreiller près d'elle, il lui conta cette petite histoire. Il n'y avait pas de quoi se vanter, et il ne se vanta pas. Mais il avait eu une sorte de trouble, tout de même. Et Cécile en fut désolée. Alors, tout bas, ils se dirent de ces choses bonnes et profondes qui ne surgissent du fond de l'être que dans le bouleversement d'une grande émotion...

Et puis, le regardant dans les yeux, — avec en elle le remords d'avoir risqué, pour fuir quelques heures d'ennui, la seule chose au monde qui importait, Cécile ajouta :

« Mon amour, mon amour ! dire qu'une autre occasion peut surgir, plus troublante encore, et me prendre quelque chose de toi ! Non pas ton cœur — à nos âges on ne rompt pas facilement le charme fait d'amour, de goûts, des mille liens formés par un com-

merce constant — mais ce qui est terrible, c'est le corps ! Oui, vois-tu — c'est bête, c'est stupide : c'est ainsi ! Si tu te donnais à une autre, je pourrais encore te désirer peut-être, mais ton corps me ferait horreur. L'acte d'amour me serait une odieuse torture — car pour moi, il a toute l'importance d'une possession charnelle et morale, infinie, — et je haïrais ton corps d'avoir donné à une autre cette part de mon paradis !

— Je t'adore, et t'adore, mon amour ! répétait uniquement Robert. Comment veux-tu qu'une autre femme puisse même tromper mon désir ? Mais garde-moi toujours auprès de ton cœur, qui est ma joie et ma vie... »

Dans son amour complet et égoïste, il ne pensait déjà plus à Marie-Rose, et — un peu plus tard, — s'endormit. Cécile resta longtemps éveillée. Pauvre Marie-Rose ! Elle pleurait peut-être... si seule...

Quand elle fut sûre que son mari dor-

mait, elle se leva, passa un peignoir et sortit sans bruit.

Arrivée à la porte de Marie-Rose, elle écouta un instant, puis tournant doucement le loquet — elle entra.

VIII

C'était bien risqué — et elle eut tort.

La première coupe de souffrance doit toujours être bue dans la solitude ; une main si douce soit-elle, qui vous la tient, semble y verser de l'amertume.

Mais Cécile, intelligente et parfaitement bonne, croyait qu'on peut tout vaincre, tout adoucir, par de la tendresse et une musique ardente de bonnes paroles.

Et puis, que voulez-vous? tout le monde fait des gaffes, n'est-ce pas?

Rose la reçut avec une bien vilaine physionomie. Elle s'était dressée sur son séant, en entendant la porte s'ouvrir, et lança sur l'intruse un regard comme un jet de vitriol.

Cécile ne la trouva pas sympathique, mais très belle. Elle sentit que la pitié ne ferait qu'envenimer la blessure de Marie-Rose. Aussi cacha-t-elle soigneusement

l'aumône qu'elle voulait lui en faire, et l'aborda-t-elle résolument comme sur un terrain d'égalité.

« Voulez-vous que nous causions? » dit-elle simplement, et s'assit près du lit. Marie-Rose ne desserra pas les dents, ne fit pas de mouvement.

« Moi non plus, je n'ai pu dormir, » continua Cécile avec beaucoup de naturel. « Et vous êtes la seule ici, qui puissiez me comprendre et avec qui je puisse causer... »

Marie-Rose ne broncha pas.

Cécile se trouva tout à coup très bête et s'invectiva fortement, in petto, d'avoir été naïve à deux heures du matin. Elle se sentait devenir indifférente et même frivole, vis-à-vis de sa situation. Mais elle fit un effort, se ressaisit à bras-le-corps, se ramena à un sérieux convenable. N'était-il pas affreux de souffrir dans l'amertume? — Elle reprit donc sérieusement et bonnement :

« Ecoutez-moi. Ne vous fermez pas con-

tre moi. Voyez, nous sommes là, seules, deux pauvres femmes, somme toute! car qui est sûr du lendemain? Nous sommes si faibles, et la vie est si impérieuse, si difficile! Je ne sais si nous pourrons nous aider, mais ne nous faisons pas trop mal! »

La voix de Cécile, tout apitoyée, très berçante, rassura en Marie-Rose le côté sensitif. Elle dit, sans la regarder : « Comment vous ferais-je du mal? Votre bonheur est bâti sur un roc de fidélité!... »

Elle se tut, songea; ensuite, plongeant ses yeux étonnants dans ceux de Cécile, elle ajouta d'une voix profonde : « Moi, j'ai toujours aimé Robert. »

Cécile la regardait, atterrée.

Puis toute sa bonté lui remonta du cœur et, débordante de compassion, elle prit la main de la jeune femme, et lui dit avec une admirable humilité :

« Ma pauvre petite! pardonnez-moi!...

— Toujours! » continua Marie-Rose,

s'exaltant peu à peu, et, somme toute, finissant par beaucoup exagérer. « Il était l'espérance de mon cœur de jeune fille, et si j'ai consenti à me marier, c'est dans un moment de dépit, quand un hasard m'a appris qu'il était depuis quelque temps déjà votre amant. Il est revenu marié, avec vous!... Moi je suis presque veuve... Ce n'est pas vous qui me reprocheriez, n'est-ce pas? de tromper mon mari. »

— « Non », répondit Cécile, remise au point par cette phrase sans grâce, et sa pitié devenue un peu méprisante, à voir le petit côté de cette nature. « Non. Je n'ai pas à juger votre conduite. Mais il faudrait bien de l'aveuglement, une sorte de lâcheté, pour ne pas vous sentir très séduisante, très dangereuse pour tout homme que vous chercheriez à charmer. Vous pourriez faire notre malheur, et je ne sais trop à quel bonheur vous atteindriez.

— Je n'ai rien à vous répondre, dit Marie-Rose froidement. Et je me demande

maintenant pourquoi vous êtes venue! Quand vous êtes entrée, j'ai cru que vous alliez m'accabler d'injures, ou de miséricorde : — c'est tout un. Mais vous êtes trop fine pour cela... » et sa physionomie reprit son masque mauvais.

— « Ah! s'écria Cécile avec un véritable élan de cœur. « Je suis venue, croyez-moi, parce que je pensais que vous souffriez peut-être! Et je n'ai rien calculé, rien préparé! Je vous ai seulement un peu aimée... »

Une sorte d'éclaircie rayonna sur le front fermé de Marie-Rose. Elle faillit croire qu'on peut être bonne — par bonté.

Cécile n'attendit pas que cette lumière fût éteinte : elle se leva vivement, entoura la jeune femme de ses bras, l'embrassa et dit en souriant : « Bonsoir! Mettons que nous n'ayons jamais rien dit, ni rien fait! Soyons nous-mêmes tout neufs demain! D'ailleurs, la vie arrange tout!

— ... à sa guise! » dit Marie-Rose.

« Oh ! pensa Cécile en regagnant sa chambre et son lit, où une masse lourde dormait avec candeur, « je ne suis qu'une écolière : j'ai fait un trou où il y avait une tache ! Il n'y a plus qu'une chose raisonnable à faire. » Et le lendemain, sans raconter rien de la scène nocturne à son mari, elle lui travailla doucement les côtes, pour hâter leur départ.

« Que diable ! lui dit-elle avec vivacité, jadis nous n'avions qu'une idée : être seuls ; qu'un désir : avoir un chez-nous bien étroit et bien clos ! et maintenant que nous sommes libres de réaliser ces rêves, nous perdons nos heures en public ! »

Robert se souvint en effet de ses rêves d'amant. Maintenant il était heureux partout, pourvu que Cécile fût là. Il voyait moins de nécessité à se clôturer étroitement, — vu la sécurité des nuits, — d'autant qu'à Montrésor aucun homme jeune ou vieux ne tournait autour de sa femme. Quant à la gêne vis-à-vis de Marie-Rose, il

en avait bien un peu, mais il escamotait vis-à-vis de lui-même ses sentiments à ce sujet.

Après quelques redites, il fut convenu qu'on partirait dans huit jours.

Quand cette décision fut annoncée, les parents, sincèrement ravis, eurent un air froissé.

Marie-Rose avait repris son attitude impassible du début. Robert, qui craignait de se montrer nerveux, respira, reprit de l'aise, admira cette tenue d'indifférence qui seyait fort à cette belle créature. Ensuite, furtivement, il s'ennuya de ne plus lui faire d'effet et s'occupa à rechercher si réellement elle ne ressentait plus rien.

Cécile le surprit contemplant sa cousine, avec un œil absorbé de mathématicien.

Elle soupira avec un peu d'impatience, et trouva les hommes bêtes : pour être plus juste envers l'un, elle généralisait.

Enfin, le dernier soir arriva.

Justement la journée avait été légère-

ment pénible : Marie-Rose, poussée par quelque génie familier, était sournoisement sortie de son air négatif ; elle avait, en quelque tour de sa façon, montré une coquetterie si nonchalante et adroite, qu'il aurait été impossible de lui mettre le nez dans ses petites saletés.

Robert seul, croyait-il, l'avait perçue et en avait été involontairement chatouillé. Et s'étirant, ce soir-là, au moment de se coucher, je ne jurerais pas qu'il n'éprouvât une légère excitation charnelle autant que vaniteuse.

Cécile, peignant ses beaux cheveux devant sa glace, apercevait cette mine doucement satisfaite et sans doute la reportait à qui de droit. Elle fut pincée d'un petit chagrin rapide. Puis, finissant de natter en une tresse de chinois, ses longues mèches souples, elle la rejeta sur son dos, et soupira fortement — comme on respire.

« Demain... » et elle fit d'une main décisive un geste de table rase.

Le lendemain, elle prit congé de sa belle famille, avec une joie rentrée très convenablement.

Peine perdue, car ses beaux-parents firent à peine attention à son départ : « Adieu, adieu, je t'ai vue ! » — Quand la voiture eut tourné le coin de l'avenue, ils parlèrent pourtant un peu d'elle. « Elle m'inspire peu de confiance, » dit la belle-mère. — Son beau-père dit : « Elle a une rude chance, cette princesse, d'avoir épousé un homme sûr comme Robert. »

Un peu plus tard, dans leur calme maison hollandaise du bord de la Seine, Cécile et Robert reparlèrent de cette histoire.

Quand elle lui eut conté son escapade nocturne, il écarquilla les yeux : voilà des idées qui ne viendraient pas à un homme.

Elle en convint en riant. Il ne fut pas fâché néanmoins de la trouver en état d'infériorité flagrante, mais elle partait d'un cœur si généreux qu'il en fut attendri.

« Ne pensez-vous pas, mon cher amour,

lui dit ensuite Cécile, que, à la longue, vous eussiez pu éprouver quelque tentation sensuelle auprès de cette troublante personne?

— Moi? moi! » — il était sincèrement outré d'une pareille suggestion. « Y pensez-vous, Cécile! Non, ma chère; je sens bien que je suis vôtre, jusqu'à la moelle. Vous pourriez lâcher autour de moi une flottille de houris, que je ne ressentirais aucune émotion friponne ou pire. »

Cécile étendit un bras, et, bouche close, se jura solennellement : « Jamais, au grand jamais — de lâcher de houris ; jamais, au grand jamais, — de femme, à moins de deux mètres de distance, ni pendant plus de quinze minutes à la fois. »

Puis, comme on était au lit, elle arrondit son bras autour du torse de Robert, s'embrouilla intimement à lui, et se mit en devoir de représenter tout un harem.

FIN

Table

Pages.

MARIE DE GARNISON..... 5

JAD ET NAG..... 149

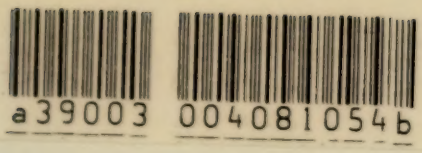
RÉCIT SANS RUSE..... 179

Arcis-sur-Aube. — Typ. Frémont

2244/5 C 72

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Otta
Date due


a39003 0040810546

CE PQ 2635
.O113M3 1900
COO ROANNE, JEAN MARIE DE GAR
ACC# 1240286

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 11 02 24 02 0